

Rapport Terraé

Analyse anthropologique de freins, leviers et
d'apprentissages au sein du réseau

Florentin SALEMBIER et Séverine LAGNEAUX
f.salembier@cra.wallonie.be et s.lagneaux@cra.wallonie.be

Décembre 2025

Table des matières

0. Introduction	2
0.1 Flou autour de la notion d'agroécologie	3
1. Méthodologie	4
1.1. Entretiens semi-directifs	4
1.2. Traitement des données	7
1.3. Posture de l'enquêteur	8
2. La satisfaction générale du projet	8
2.1. Le groupe de 40 agriculteur·rice·s	9
2.2. Le suivi individuel	10
2.3. Durée du projet	12
2.4. Formats et activités	13
2.4.1. Les visites de ferme	13
2.4.2. Le groupe WhatsApp	14
2.4.3. Les webinaires	14
2.4.4 La plateforme	15
2.5. Une participation à contextualiser	15
3. Des freins criants	17
3.1. Un coût économique	17
3.2. La prise de risque	18
3.3. Emploi du temps	19
3.4. Ma ferme, un tout	19
4. Des leviers silencieux	21
4.1. La modestie	22
4.2. La maintenance et la création	23
4.3. Milieu et altérité	24
4.4. Le cours du temps	26
4.5. La fierté	27
5. Apprentissages sensibles et pratiques	28
5.1. De la conscientisation des agriculteur·rice·s	28
5.1.1 La conscientisation	29
5.1.2. La perception	29

5.1.3. La compréhension	29
5.1.4. L'action ou la non-action.....	30
5.2....A la conscientisation des conseillers... ..	31
5.3. Réflexions et pistes.....	34
6. Conclusion	35
Bibliographie.....	36
Annexes.....	38
Annexe 1 : Guide d'entretien construit pour les agriculteur.rice.s	38
Annexe 2 : La fleur de l'Agroécologie.....	41
Annexe 3 : Guide d'entretien construit pour les membres de l'équipe	41
Annexe 4 : Mind-map synthétique d'un entretien avec un.e agriculteur.rice	45
Annexe 5 : Mind-map transversal.....	46

0. Introduction

Au terme du projet Terraé qui s'est déroulé de janvier 2022 à décembre 2025, nous avons souhaité réaliser une évaluation des apprentissages concrets et vécus par les différents acteurs réunis dans le réseau Terraé. Nous proposons donc d'analyser ce que ces derniers retiennent de cette expérience commune ainsi que les améliorations ou pistes de développement à envisager pour soutenir la transition agroécologique des fermes de Wallonie et maintenir vivace ce qui a été initié.

Le présent rapport s'articule en 6 points. Tout d'abord, nous aborderons la méthodologie utilisée afin de récolter et traiter les données. Celle-ci se compose d'entretiens semi-directifs et d'observations in situ. Ensuite, nous mettrons en évidence la satisfaction générale du projet, à la fois sur le fond et la forme de l'accompagnement. L'accompagnement individuel et les activités proposées seront notamment abordés et remis en contexte. Par après, nous discuterons des freins à la transition agroécologique (AE), qu'ils soient économiques, liés à la prise de risque ou encore temporels. En négatif de ces verrous, une série de leviers, que nous avons qualifiés de silencieux, seront développés. Ils sont au nombre de 5 et seront présentés un par un. Suite à cela, à travers un processus d'apprentissages, nous traiterons de la manière dont une conscientisation peut s'opérer chez les agriculteur.rice.s, mais également qu'il est nécessaire qu'un changement de posture se réalise au-delà de la ferme, c'est à dire chez les accompagnants, institutionnels, ... Enfin, quelques réflexions et pistes d'adaptations fournies par l'équipe lors des entretiens seront présentées.

0.1 Flou autour de la notion d'agroécologie

En tout premier lieu, nous aimerions débiter par la perception globale que les agriculteur.rice.s du réseau peuvent avoir de l'Agroécologie (AE). L'idée n'est pas de nous attarder sur l'appréhension du concept. Nous choisissons de démarrer le rapport avec cette partie car elle illustre des malaises, des difficultés, des questionnements de certain.e.s agriculteur.rice.s du réseau à propos de la notion d'AE. Pourtant, nous verrons dans ce rapport, que ces malaises n'en sont pas réellement ou du moins, ils n'empêchent nullement les agriculteur.rice.s de travailler et de réfléchir en AE. Floriane Debrez (2022) a abordé dans un article les tensions entre les pratiques des agriculteur.rice.s Françaises et l'utilisation du terme Agroécologie dans la sphère politico-administrative.

Il ressort de certains entretiens que le terme d'AE en lui-même peut être source de flou. L'absence de cadrage de la notion, pour savoir quel agriculteur.rice est ou n'est pas en AE, quelle pratique l'est ou non, pose question. Le risque d'instrumentalisation du concept par le politique est ressorti dans quelques entretiens, principalement chez les agriculteur.rices en bio. D'autres agriculteur.rices perçoivent cette notion comme *"un brol"*, un terme *"fourre-tout"*. Plusieurs agriculteurs évoquent aussi l'absence de débouchés qui valorisent des produits AE. Si certains ne souhaitent pas que la notion bascule avec un cahier des charges comme en bio, d'autres parlent de valoriser auprès du consommateur les techniques AE et d'informer le consommateur. Voici deux verbatims de 2 agriculteurs différents :

"le problème de l'agroécologie c'est que comme ce n'est pas clair, l'agroécologie c'est pas vraiment objectivable et qu'on ne sache pas exactement ce que c'est, c'est un énorme frein pour aller vers des pratiques agroécologiques"

"C'est devenu un brol où on a mis plein de choses derrière (...) on l'a transformé, on a essayé de faire croire que c'était un modèle agricole alors qu'en fait ça ne l'est pas du tout."

Pour expliquer l'AE, la plupart des agriculteurs la situent par rapport au modèle bio. Pour certains, le bio est un frein à l'AE. Pour d'autres, le bio est une porte d'entrée pour l'AE et enfin pour d'autres encore, l'AE est une porte d'entrée pour le bio.

L'AE est souvent perçue comme continue et phasée. C'est-à-dire qu'on n'atteint jamais vraiment le stade *"final"*. Certes, certain.es agriculteur.rice.s s'estiment *"déjà bien dans l'AE"* mais ils reconnaissent *"qu'il y a toujours moyen de faire mieux, de s'améliorer"*. Lorsque nous parcourions les 13 principes de l'AE avec nos interlocuteur.rice.s, même quand l'agriculteur.rice.s se donnait du vert pour un principe, il.elle précisait souvent qu'il pouvait encore s'améliorer.

“Et le 20 sur 20 on oublie parce qu'il y a des trucs qui sont antagonistes l'un l'autre et donc on ne saurait pas viser le 20 sur 20 partout et pour moi c'était ça l'agroécologie c'était d'accepter de ne pas être parfait dans chacun de ses objectifs pour la société et donc d'avoir on va dire 15 sur 20.”

Lorsque nous abordons la fleur de l'AE au cours des entretiens, sur plusieurs principes, les agriculteur.rice.s estiment que le principe ne relève pas d'eux pour l'améliorer. Il s'agissait surtout des principes de l'équité, la gouvernance des territoires et des ressources naturelles ou encore les valeurs sociales et les types d'alimentation.

1. Méthodologie

1.1. Entretiens semi-directifs

Poursuivons par la collecte des données. A partir du mois de février 2025, des entretiens semi-directifs (notamment Beaud, 1996¹) ont été menés auprès des agriculteur.rices du réseau. Il s'agit d'une méthode de recueil de données qui se base sur un guide d'entretien spécialement établi pour l'évaluation de fin de projet. C'est à dire une série de questions pensées et organisées au préalable par l'enquêteur pour structurer l'entretien. Toutefois cet outil n'est pas rigide. Il appartient à l'enquêteur de suivre le fil de conversation du ou de la répondant.e (Pin, 2023). Dans ce cas-ci, l'enquêteur a réalisé les entretiens seul, systématiquement à la ferme, auprès de l'agriculteur ou de l'agricultrice, accompagné.e occasionnellement de sa ou son conjoint.e.

Le guide d'entretien se découpe en plusieurs parties :

- L'évaluation du réseau (attentes et raisons de le rejoindre, auto-évaluation de sa participation, utilisation des supports et retour sur l'accompagnement).
- L'évolution des discours (sur le sens du métier, l'AE, les motivations et les freins).
- Des questions sur le plan d'action (le diagnostic d'entrée et les objectifs).
- La relation à la “nature”².
- L'avenir (du projet, de la ferme, de l'agriculture,...).

¹ La littérature concernant l'entretien semi-directif est abondante et la méthode est éprouvée depuis de nombreuses années. L'article de Stéphane Beaud intitulé *“L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique»”* est très complet et peut servir de référence.

² Nous avons délibérément mis des guillemets au terme de nature car dans la construction du terme, il a tendance à séparer les humains et les non-humains (Descola, 2001). Hors comme nous le verrons plus loin, la séparation n'est pas forcément si nette pour les agriculteur.rice.s du réseau.

Le guide d'entretien (annexe 1) s'est construit au regard des entretiens menés au début du projet afin de pouvoir construire une comparaison et appréhender une possible transformation des représentations de soi, de l'AE, du métier et des pratiques agricoles à la ferme.³ La construction des questions s'est établie suite aux écoutes des entretiens pour former le réseau. Ces écoutes nous ont permis d'identifier des éléments récurrents dans les échanges, des éléments auxquels les agriculteur.rice.s semblaient accorder de l'importance. Mais également d'après les discussions au sein de l'équipe lors des réunions.

Ce guide d'entretien contient également deux supports d'aide à la discussion à savoir ; un photolangage et la fleur de l'Agroécologie (nous y reviendrons) (Annexe 2).

Au total, pour les 40 fermes du réseau, 34 entretiens ont été réalisés couvrant 33 fermes du réseau⁴. Parmi les 7 manquants, 3 agriculteurs/trices n'ont pas été acti.f.ve.s durant le projet et n'ont donc pas trouvé pertinent de faire l'entretien. Pour les 4 derniers, soit les agendas ne se sont pas alignés malgré plusieurs tentatives, soit nous n'avons pas eu de réponse⁵. La durée moyenne des entretiens de fin de projet est de 90 minutes, avec un minimum de 42 minutes et un maximum de 146 minutes.

Un photolangage a été utilisé en guise d'introduction à l'échange. Ce dernier a été constitué par les enquêteur.rice.s en choisissant des images susceptibles de susciter la discussion. Il a permis de lancer la discussion sans entamer l'entretien frontalement. Il brise la glace en douceur tout en introduisant la thématique de l'échange. Dans un ensemble de 20 cartes, l'agriculteur·rice choisissait une image lui évoquant son métier. Ce choix donnait ensuite lieu à une explicitation. Les valeurs, les représentations positives et négatives associées à la profession sont ainsi énoncées. En effet, le photolangage est également un moyen détourné pour mettre à jour des ressentis informels. L'enquêteur enchainait ensuite avec les autres questions. Notons que la discussion était, grâce au guide d'entretien, balisée afin de rester dans la thématique tout en conservant, grâce à la fine connaissance de la méthode et de sa mise en œuvre, un caractère le plus naturel possible à cet échange. Si l'exercice du photolangage peut paraître simpliste voire naïf, il a permis d'aborder des sujets qui ne l'auraient peut-être pas été sans cet outil. Les images servent de déclencheurs pour la pensée et l'émotion. Elles permettent aux acteurs d'exprimer des idées ou des ressentis qu'ils auraient du mal à verbaliser directement. Cela enrichit la qualité des réponses. Les images servent de médiateurs : elles permettent d'évoquer des thèmes délicats de manière indirecte, en parlant « de l'image » plutôt que « de soi », ce qui facilite la mise à distance. Chaque acteur interprète les images selon son vécu, ce qui enrichit la discussion et met en lumière des perspectives variées ainsi que des lignes de force commune dans un groupe culturel

³ Voir les rapports intermédiaires

⁴ Pour une ferme, deux entretiens ont été réalisés : l'un avec les parents, l'autre avec leur successeur.

⁵ Notons que nous aurions trouvé intéressant de pouvoir discuter avec eux de ce non-engagement, afin de le comprendre. Cela aurait fourni de précieuses données.

particulier. Une image peut être le support de propos pluriels tout autant que l'expression d'un commun. C'est un moyen de libérer la parole (Bélisle, 2010). Certaines personnes peuvent se sentir intimidées par des questions ouvertes. Le support visuel leur donne un point d'ancrage, ce qui facilite la prise de parole et diminue le stress. Le photolangage instaure une dynamique plus ludique et moins formelle, ce qui favorise la spontanéité et la sincérité des échanges. Les images invitent à l'interprétation et à la projection. Cela amène des réponses plus nuancées et personnelles, souvent plus riches que celles obtenues par des questions seules. Il est ainsi un outil complémentaire des questions très précieux. Par exemple, l'image d'un ver de terre a amené un agriculteur à évoquer l'apport de Terraé dans sa conscientisation et son apprentissage de la bonne santé du sol. L'image de l'équilibriste a été utilisée par plusieurs personnes pour parler de leur métier comme d'un équilibre précaire à trouver.

Lors de ces entretiens, un moment était pris pour aborder les 13 principes de l'AE⁶ figurés sous la forme d'une fleur à 13 pétales. L'objectif était de les parcourir 1 à 1 avec l'agriculteur·rice et lui en rappeler le sens afin qu'il puisse auto évaluer ses pratiques dans sa ferme. Différentes couleurs étaient disponibles, le vert si l'agriculteur estimait sa pratique en adéquation avec ce principe, orange moyennement, rouge pas vraiment. Le noir était mobilisé si le principe était jugé non-pertinent (comme le Bien-être animal pour un cultivateur sans élevage par exemple). Le gris correspond à une non-réponse soit par refus de se positionner soit parce que l'interlocuteur disait ne pas savoir répondre. En soi, la couleur n'est pas très importante car l'autoévaluation est subjective et donc extrêmement variable selon les individus. Elle ne constitue, à ce titre, pas un indicateur pertinent pour évaluer la réussite d'un projet. Ce qui est intéressant dans cet exercice est la discussion, ce que l'agriculteur avait à dire sur chaque principe, son appropriation et sa mise en œuvre concrète et située. Ceci permet de comprendre les mécanismes de cette appropriation, sa portée, ses limites tout en prenant distance avec une vision trop linéaire de la diffusion des savoirs (Pera et Meunier, 1999 ; Winkin, 2001). Au même titre que le photolangage, cette fleur constitue plus un outil qu'une fin en soi.

Dix autres entretiens semi-directifs ont été réalisés avec les personnes ayant encadré le projet momentanément ou de façon continue. Ces entretiens se sont déroulés soit en visio soit en présentiel. Leur durée moyenne était de 112 minutes, avec un minimum de 80 minutes et un maximum de 150 minutes. Pour des raisons d'anonymisation, aucun verbatim ne sera mobilisé à partir des entretiens menés auprès des encadrant.e.s. Les formulations de phrases seront donc plus généralisantes. A noter qu'il était inutile de mobiliser des moyens indirects tels qu'avec les agriculteur.rice.s car l'enquêteur connaissait les enquêté.e.s.

Différentes parties structuraient l'entretien (annexe 3) :

⁶ Les 13 principes constituent le socle de l'AE dans le projet Terraé et s'appuient sur le rapport du HLPE de 2019.

- Le rôle de la personne (personnellement, global, dans la construction du projet).
- La collaboration (entre les structures, avec les agriculteurs·rice·s, avec le SPW).
- Les outils et supports.
- L'avenir du projet.

Ces sujets ont été abordés car ils touchent à la fois à la structure du projet, mais aussi au travail de fond des membres de l'équipe ainsi qu'à l'avenir et aux éléments à améliorer ou changer afin d'optimiser l'accompagnement et le travail. La matière récoltée durant ces entretiens peut être analysée et complétée au prisme des observations de terrain menées par les chercheur.euse.s en sciences sociales présents dans l'équipe. Ces observations ont eu lieu pendant des réunions d'équipe ou lors d'ateliers avec les agriculteur.rice.s du réseau. On parle ici d'observation-participante (Olivier de Sardan, 1995), c'est à dire que l'enquêteur adopte à la fois une position d'observateur, mais interagit et est acteur de la situation. Pléthore d'articles ont été consacrés à cette méthode bien installée de collecte ethnographique des données.

1.2. Traitement des données

Comment ces données qualitatives ont-elles été analysées ? Pour l'analyse des entretiens, nous avons travaillé à l'aide de mind-map. Dans un premier temps, un schéma analytique par agriculteur (annexe 4) synthétisait les idées principales de l'entretien en mobilisant des verbatims⁷. Dans un second temps, ces mind-map ont été croisés et comparés, donnant lieu à d'autres mind-map transversaux et thématiques cette fois (annexe 5). Ceci garantit également l'anonymisation des acteurs. Cette analyse a été réalisée en 2 phases. La première avec les 15 premiers entretiens menés entre février et avril. Cette étape a permis de s'assurer de la pertinence de la méthode, des données ainsi collectées et des interprétations analytiques en résultant. Elle a également servi à étayer un premier retour lors d'un COMAC au mois de mai. Ensuite, de mai à août, une analyse a été réalisée sur 19 entretiens supplémentaires. Nous avons suivi la même méthode d'analyse que précédemment mais avons enrichi les analyses thématiques transversales ; ce qui nous a obligé à retourner dans les analyses individuelles de la première phase d'étude. Le présent rapport repose donc sur ces mind-map transversaux mobilisant l'ensemble des entretiens individuels réalisés.

Dans le rapport, vous ne trouverez pas ou peu de chiffres précis sur le nombre d'agriculteur·rice ayant précisément dit telle ou telle chose. Il est difficile de regrouper par catégorie des propos semblables sans lisser ou gommer toutes les particularités et la complexité des pensées de nos interlocuteurs. Qui plus est, la quantification ne rend

⁷ Les verbatims sont des reprises mot pour mot du dire de l'agriculteur, des citations en quelques sortes.

pas compte non plus de l'insistance de certains propos : ce n'est pas, par exemple, parce que le terme AE est mentionné 40 fois ou 4 fois par une personne que cela atteste de son importance ou non pour cette dernière. Le choix des mots et le contenu du propos nous éclairent qualitativement pour comprendre le sens de l'AE, le vécu de la transition en réseau de pairs et les apprentissages co-construits en son sein.

1.3. Posture de l'enquêteur

Comme déjà mentionné, l'enquêteur s'est rendu seul en ferme pour réaliser les entretiens évaluatifs. Ce détail nous semble important car l'enquêteur n'avait jamais rencontré les interlocuteur.rice.s, l'un comme l'autre ne se connaissaient donc pas. Bien que la formation d'anthropologue ait pu en étonner plus d'un, les échanges ne se sont jamais mal passés. Cette posture a été très complémentaire avec celle d'une autre anthropologue, présente dans l'équipe depuis le début du projet. La vision à long terme et encliquée⁸ (Olivier de Sardan, 1995) de l'anthropologue présente depuis le départ a pu être contrebalancée par le détachement associé à la posture de l'enquêteur nouvel arrivant.

La force et la particularité de la position occupée se situe au niveau du projet. N'étant arrivé que 13 mois avant la fin annoncée du projet, l'un des enquêteurs n'était au début des entretiens, ni totalement extérieur, ni complètement interne au projet. Cette posture, ce regard éloigné (Lévi-Strauss, 1983) offre l'avantage de ne pas être "biaisé" par le passé du projet et d'avoir le moins possible d'a priori sur les agriculteur.rice.s, leurs pratiques ou encore les actions menées et l'encadrement. De plus, quelques membres de l'équipe ont admis qu'ils n'auraient pas été à l'aise de réaliser cet exercice car à la fois trop impliqués dans le projet et refusant une posture associée à un contrôle du fait de la double position d'être juge et partie. Cependant, puisque l'enquêteur appartient à l'une des structures du projet, des questions de choix sur les répartitions des budgets, des frais de personnel se posent. Quid d'un "évaluateur" externe ? Lors de la mise en œuvre de tels projets, des frais de personnel spécifiques ne devraient-ils pas être consacrés à un poste de reflexive monitoring ? Dans l'idée que l'enquêteur.rice, connaisseur.euse du projet, avec une formation en sciences sociales, puisse faire des retours et servir à l'équipe en cours de projet (cfr 2.1. et 5.3.).

2. La satisfaction générale du projet

Ce chapitre aborde la satisfaction générale du projet, du point de vue des agriculteur.rice.s, autant au niveau du suivi individuel, que des activités du groupe, des supports (notamment la plateforme) et des formats proposés. Des éléments issus des entretiens avec les encadrant.e.s du projet seront aussi mobilisés dans ce chapitre. Nous

⁸ C'est-à-dire que par l'intégration prolongée au sein du groupe étudié, on en adopte les codes et ce qui sort du lot nous paraît normal. Ce qui peut parfois compliquer l'analyse et demande un travail de réflexivité.

spécifierons bien à chaque fois s'il s'agit de propos d'agriculteur.rice ou d'encadrant.e. La suite sera découpée en plusieurs sous-parties abordant, tour à tour, le groupe de 40 agriculteur.rice.s, le suivi individuel, la durée du projet et enfin les supports et activités. Le dernier point apporte du contexte et de l'épaisseur aux points précédents.

2.1. Le groupe de 40 agriculteur · rice · s

Participer à un projet collectif, avec un réseau de fermes et une équipe qui passe en ferme régulièrement (dans au moins 75% des entretiens) été évoqué comme élément positif par les membres du réseau. La mise en réseau a permis un apprentissage collectif où chacun amène sa pièce du puzzle pour trouver des solutions ensemble. Ce partage d'avis, d'informations amène un gain en compétences rapide selon les interviewé.e.s. Le travail en réseau permet donc de monter rapidement en compétences via l'apprentissage collectif. Le réseau est également perçu comme un lieu d'échanges, de discussions bienveillantes, un lieu de parole libérée, ce qui est une condition nécessaire au bon fonctionnement et à la réussite de ce type d'entreprise collective.

“ On peut parler librement sans devoir retenir ses pensées car il n'y a pas d'agriculteurs que je connais donc je n'ai pas peur d'éventuelles conséquences avec un voisin. Ça sert un peu de défouloir ces réunions quoi”

Le fait d'avoir un réseau non-localisé permet d'éviter les tensions éventuelles que la proximité géographique pourrait générer (conflits entre voisins pour des terres, rumeurs,...). Les groupes locaux ne sont pas pour autant à éviter.

L'émergence d'un tel contexte favorise l'apprentissage et permet d'éviter la reproduction d'erreurs ou d'échecs lors d'essais. Cela intensifie également les réflexions ainsi qu'un membre du réseau l'exprime :

“Mais ici, avec Terraé, il y a eu plus d'échanges, plus de contacts. Donc, ça a intensifié la réflexion”.

Aussi, faire partie d'un groupe crée une obligation de suivi pour certains agriculteur · rice · s. Le regard des pairs, membres du groupe, est cette fois utilisé comme gage d'implication sérieuse :

“ Le fait d'être dans un réseau, on va s'y tenir plus. ”

La mise en réseau offre l'occasion à ses membres de briser l'isolement de plusieurs agriculteur · rice · s, de sortir le nez du guidon :

“et je suis sorti un petit peu de la bulle habituelle d'agriculteurs que je voyais, et ça, c'était bien”.

Le groupe permet à plusieurs agriculteur · rice · s de ne pas se sentir seul à vouloir changer ou à être en transition AE, et cela les encourage à poursuivre leurs démarches, leurs

pratiques, à partager leurs connaissances et des compétences avec des pairs sans se voir cantonner à une posture de marginal ou de donneur de leçon.

Bien qu'une agricultrice estime que la "fédération" d'un réseau nécessite plus de rencontres physiques : *"il faudrait une réunion tous les deux mois au minimum [si la volonté est d'avoir un réseau soudé et fédéré]"*, d'autres estiment déjà satisfaisant le fait de se savoir plusieurs à œuvrer en transition AE et d'avoir des opportunités d'échanges divers.

Du côté de l'équipe encadrante, si la sélection des 40 fermes parmi la soixantaine de candidatures n'a semble-t-il pas nécessité de grandes discussions, des réflexions personnelles surviennent sur ce qui apparaît, aux yeux de certains, comme un manque de dynamique de groupe au sein du réseau au sens où l'ensemble des acteurs ne participaient pas à toutes les activités. Certains agriculteurs se sont montrés très présents quand d'autres n'ont pas adhéré aux actions proposées pour diverses raisons. Plusieurs hypothèses sont avancées pour expliquer ce déficit de mobilisation et de participation de l'ensemble des acteurs : la distance géographique entre les agriculteur.rice.s, le manque d'ateliers, de coins de champs ou de visites organisés à des moments réguliers. Certains membres se demandent s'il ne serait pas possible de créer des sous-groupes, par spéculation ou par type d'action ou thématique de travail. Aussi, une plus grande flexibilité sur les membres du réseau et leur remplacement en cas d'absence ou si un agriculteur.rice souhaite quitter le projet semblerait souhaitable par certains membres de l'équipe. Peut-être pourrait-on être plus flexible sur ce point, au niveau des décideurs institutionnels et constituer un réseau en cours de projet ? Ou bien encore, un réseau et des sous-groupes de travail momentanés avec des objectifs communs ou des espaces partagés dans un réseau en transition ayant également des activités transversales ou à une autre échelle ?

La dynamique de groupe est l'objet d'une vaste littérature scientifique et est également bien analysée par J-P. Darré. Dans ses travaux, ce sociologue a étudié les dynamiques des collectifs en agriculture (Darré, 1999 et 2006). Ces études ne pourraient-elles pas être mobilisées lors du montage des projets ou lors d'un réflexive monitoring (Lagneaux, Collard et al, 2025) afin de poser les bases d'une gouvernance conjointe entre les partenaires ?

2.2. Le suivi individuel

L'accompagnement individuel a beaucoup plu aux agriculteur·rice·s. Les arguments majeurs mis en avant sont : la gratuité, la technicité et la neutralité. Ils sont placés en contraste de ce qu'un "conseiller/vendeur phyto" peut proposer comme service, étant donné que ce dernier a quelque chose à vendre. Les qualités humaines d'écoute, de soutien et de réactivité ont aussi été évoquées par bon nombre d'agriculteur·rice·s. Ce conseil technique permet d'accélérer la transition AE :

“Mais sinon, ce que j’ai vraiment aimé chez Terrae, c’est que dès que j’avais un souci pendant ces trois années, j’avais des personnes ressources et je les contactais. Et j’ai eu des réponses. Et donc, j’ai fait évoluer ma ferme très rapidement.”

L’accompagnement individuel est plus efficace et permet de gagner du temps lorsqu’il existe une confiance préalable entre les structures encadrantes et les agriculteurs.rices, que les structures ou les personnes de l’équipe sont connues. Chez certain·e·s, la confiance était déjà établie car soit les structures étaient reconnues, soit le conseiller connaissait l’agriculteur.rice. Comme le dit un agriculteur :

“Tous les encadrants étaient connus avant et ils ont une certaine compétence donc on avance plus vite et en confiance.”

Dans d’autres cas, c’est la première fois qu’une collaboration avec ces structures avait lieu. Il est revenu quelques fois qu’une nécessaire proactivité dans le chef des agriculteurs·rice·s étaient nécessaire pour mettre en place des essais, avoir des retours, etc.

“Pour aller plus loin dans mes pratiques je devais peut-être aller confronter plus le réseau [Terraé]. Allez moi-même chercher les infos.”

Cinq agriculteurs.rice.s ont souligné la multidisciplinarité de l’équipe comme positive et aucun d’elles.eux ne l’a perçue négativement :

“Avant ce n’étaient jamais que des agronomes. Et on ne parlait pas de la question humaine.”

Les interactions sociales avec l’équipe, et dans une moindre mesure avec leurs pairs, sont perçues, par les agriculteur.ice.s, comme du “soutien psychologique” et leur permet d’être rassuré :

“Je vois plus ça comme du côté humain que comme du côté agronomique que je trouve ailleurs par mes conseillers et les formations”

Sur les 34 agriculteur.rice.s rencontré.e.s, seuls 2 ont déclaré qu’ils seraient enclins à quitter le projet si celui-ci devait continuer en 2026. Ceux-ci estiment ne pas avoir trouvé ce qu’ils cherchaient dans le réseau, soit parce qu’ils étaient trop avancés en AE, soit parce qu’ils avaient des attentes différentes

“ je pensais qu’on aurait des idées d’expérience vraiment pratico-pratique et qu’on allait mettre ça en place dans la ferme”.

Ou qu’ils avaient des implications multiples dans d’autres réseaux ou projets jugés semblables.

Il nous semble intéressant de parler ici de quelques éléments abordés au cours des entretiens avec l'équipe encadrante. Un point complémentaire aux dires des agriculteur.rice.s a été soulevé lors de ces entretiens : il est souvent plus difficile de trouver sa place de référent auprès de fermes inconnues. Cela demande plus de temps pour créer une relation de confiance. Il s'avère qu'au sein des structures, les conseillers ont des implications, des responsabilités invisibilisées (suivi administratif, établissement d'un horizon commun, coordination,...), créant des agendas bien remplis. Il nous semble ici que l'on touche à des questions plus larges et globales sur le monde du travail particulièrement sous forme de projet : Lors du montage des projets, des tâches invisibilisées tel le travail administratif, la coordination, la définition des notions et objectifs sont-elles prises en considération ? ces responsabilités hors projet sont-elles prises en considération ? La concurrence d'implication ne prend pas forme uniquement chez les agriculteurs, mais aussi chez les encadrants (cfr. 2.5).

2.3. Durée du projet

La durée du projet a souvent été jugée trop brève. En effet, la durée de 4 ans ne correspond pas aux temporalités de l'agriculture qui repose sur des temps longs. Selon les agriculteur.rice.s, les effets de tests, de changements, de plantation, etc. ne sont souvent que très peu visibles dans ce laps de temps. Cette brièveté crée un goût de trop peu pour quelques agriculteur.rice.s. Ils.elles ont l'impression que beaucoup de portes ont été ouvertes et qu'il est impossible de tout explorer en 4 ans seulement. Notamment le suivi économique qui est arrivé tard⁹ selon plusieurs agriculteur.rice.s qui aimeraient pourtant que ce type d'accompagnement soit plus souvent proposé. Certain.e.s vont même jusqu'à dire qu'arrêter maintenant serait comme du temps et de l'argent perdu :

“ Mais si, maintenant, on arrête tous les financements pour ce genre de choses, c'est un peu dommage d'avoir fait tout ça”.

Le travail accompli n'est pas inutile pour autant, mais il peut être contre-productif si les durées sont trop brèves. Se posent alors de multiples questions : Ne faudrait-il pas envisager des projets sur du temps plus long ? Comment repenser les projets et leur mise en œuvre pour que les temporalités s'alignent ? Ne faudrait-il pas créer des groupes d'agriculteur.rice.s vivant plus longtemps que les projets ?

Ces questionnements sur le montage et la temporalité des projets nous renvoient vers les entretiens avec les membres de l'équipe à ce sujet. En effet, il semblerait que le projet ait dû se monter dans de brefs délais. Cet empressement a laissé peu d'occasion d'établir une revue de la littérature aussi solide et approfondie que voulue, ne laissant pas l'occasion de prendre du recul sur ce qui était proposé. De surcroît, la première des 4 années a été consacrée aux recrutements de l'équipe, à la constitution du réseau et aux

⁹ La personne en charge de ce travail a aussi besoin de se former, ce qui retarde le moment où l'agriculteur.rice pourra bénéficier de cet accompagnement

discussions autour de la notion d'AE. En comptant à rebours, les 6 derniers mois du projet ont été en grande partie consacrés aux bilans et autres rapports de clôture. In fine, l'accompagnement n'aura pu se dérouler que pendant 2 ans et demi. Bien que ces temps soient essentiels il paraît primordial qu'ils soient pris en compte lors de l'établissement des calendriers des projets.

2.4. Formats et activités

2.4.1. Les visites de ferme

D'après les entretiens, les visites d'autres fermes sont pointées comme des moments fondamentaux et instructifs.

D'un côté, lors de ces journées, les agriculteur·rice·s « se forcent » à voir un autre système et peuvent se comparer :

“ Des fois, se comparer, et même pas nécessairement toujours en apprenant quelque chose, mais parfois, se confirmer dans des choix. Ou justement, se dire, ah tiens, lui, il fait ça, c'est intéressant. Ou si je fais ça, moi, ça ne m'intéresse pas. Je me conforte ou je me pose des questions sur certains choix plus facilement en voyant ce que d'autres font. ”

Par ailleurs, ces moments peuvent être l'occasion de co-construire des solutions à un problème rencontré par un membre du réseau. Par exemple, ce fut le cas lors d'ateliers où un·e agriculteur.rice accueille le groupe au sein de sa ferme et présente un questionnement ou un problème. Ensemble, les agriculteur·rice·s présent·e·s co-construisent des solutions et partagent leurs expériences. Une de ces journées a été prise comme exemple par un agriculteur. Cet agriculteur-visiteur a confié avoir adoré cette journée alors que les spéculations¹⁰ étaient très différentes des siennes et que les deux fermes n'étaient pas proches géographiquement.

Un autre élément apprécié au cours de ces journées est de voir et comprendre un système dans son ensemble, de A-Z. Cela fait écho à leur vision de leur propre ferme comme un tout.

“ C'est vraiment des personnes qui “se mettent à nu”, qui expliquent tout de A à Z, leurs difficultés comme leur succès. Et ça, c'est vraiment un effort super appréciable parce que, bien sûr, quand tu fais une visite de ferme, il n'y a que ce qui marche bien et pas ce qui ne marche pas. (...). Mais si on avait fait une visite d'une demi-heure elle aurait juste dit "je fais de l'extensif, c'est génial." ”

¹⁰ L'un possède des vaches laitières, transforme et vend ses produits à la ferme, tandis que l'autre fait des cultures et possède quelques bêtes. L'un dans le Hainaut, l'autre dans le Condroz Namurois.

Les agriculteur·rice·s ayant participé au suivi économique se sont montré.e.s très intéressés par ce point. Il semblerait dès lors qu'il devrait être mis plus en avant lors d'un futur projet. Cela rejoint les agriculteur·rice·s qui ont exprimé leur satisfaction à avoir un accompagnement autre qu'agronomique sans pour autant amoindrir cet aspect.

A noter que ceci s'accompagne d'un dispositif spécifique préalablement pensé en équipe afin de bien comprendre la question posée et de la transformer en un atelier de co-construction de solutions. Le dispositif créé doit également permettre la confiance et établir un climat de bienveillance. Les équipes ont développé un savoir-faire en commun qui a également bénéficié de formations proposées dans le cadre du projet.

Notons que les différentes activités ont aussi pu être proposées grâce à l'écoute et au suivi ethnographique des dires et gestes des agriculteur.rice.s dans diverses activités du réseau. L'émergence de thématiques de travail qui ont donné lieu à des développements avec d'autres partenaires comme le CARAH ou Terres Vivantes, lors de deux ateliers en ferme.

2.4.2. Le groupe WhatsApp

Pour la majorité des agriculteur·rice·s, le groupe WhatsApp est un bon moyen d'échange car il permet d'avoir une réponse rapide d'un collègue à une question ou à un doute. C'est aussi un bon moyen de partage d'infos, de par son instantanéité (Lagneaux, Collard et al., 2025). Même si dans ce type de groupe, il semble y avoir besoin de quelques moteurs car certains ne souhaitent pas forcément l'alimenter mais aiment regarder. Ce groupe WhatsApp permet également la mise en image de réussite, participant à la construction de la fierté et de l'estime par les pairs. Toutefois, quelques agriculteur·rice·s sont dans de nombreux groupes WhatsApp, plus ou moins actifs et donc, l'abondance de messages les fait décrocher, quitte à ne plus ouvrir la conversation.

2.4.3. Les webinaires

Les webinaires quant à eux divisent les avis. L'avantage majeur en est le gain de temps (temps de déplacement ou de se changer,...). La possibilité et la facilité de visionnage sont également des atouts. L'inconvénient principal réside dans le manque de rencontres et de discussions entre pairs inhérent à ce format "distanciel". D'après nos entretiens, les séances qui fonctionnent le mieux sont celles qui communiquent des résultats concrets, issus des essais et analyses réalisés en ferme au cours du projet.

“Ça (les webinaires) c'est bien parce que tu gardes une trace, évidemment. C'est bien d'avoir les deux parce que, comme on disait, une visite, pour moi, si on veut qu'elle soit réussie, il faut compter presque une journée, pas loin. Tandis qu'un webinaire, tu peux caler ça dans ta journée, c'est une heure et demi, quoi”.

2.4.4 La plateforme

Pour ce qui est de la plateforme, ils sont peu à ignorer son existence. Pourtant ils ne sont pas nombreux à l'avoir visitée ou à l'avoir utilisée car ils ne la jugent pas assez intuitive, ou parce qu'ils n'ont pas le temps et préfèrent appeler quelqu'un qui a la réponse à leur question du moment. D'autres n'y ont juste pas pensé...

“Les infos sont fragmentées sur les plateformes, on ne retient pas beaucoup de choses, ça a peu d'impacts et le meilleur impact c'est d'aller sur le terrain, en conférence, en réunion”.

En revanche, les portraits vidéo semblent avoir eu plus de succès. En effet, les agriculteur·rice·s découvraient les vidéos *via* les réseaux sociaux. A nouveau, ce qui est régulièrement ressorti de nos entretiens, c'est que la vidéo offre une vision globale de la ferme tout comme les visites en fermes. Les agriculteur·rice·s qui ont fait une vidéo ne le regrettent pas, pour certain·e·s cela permet de laisser une trace, pour d'autre c'est un moyen de communiquer, pour plusieurs encore cela a créé des contacts et des échanges avec des spectateurs, en France notamment.

2.5. Une participation à contextualiser

Durant les entretiens d'évaluation, quelques questions approfondissaient la participation des agriculteur·rice·s aux activités de Terraé. Environ un tiers des 34 personnes interrogées estiment avoir bien participé et ne pas regretter leur implication, tandis qu'un peu moins d'un quart des 34 ne se souvenaient plus précisément des thématiques abordées. Plusieurs avouent ne pas avoir beaucoup participé, avançant différents arguments : lieu trop éloigné géographiquement, pas concerné par le sujet, manque de temps, prolifération des sollicitations, ... Pas mal d'entre eux ont aussi fait preuve d'auto-critique et de réflexivité, estimant que de leur propre faute, ils avaient peu participé aux activités proposées ou qu'ils n'avaient pas été assez pro-actifs pour solliciter l'équipe.

Qualifier ces arguments de vraies raisons ou de fausses excuses ne nous semble pas très pertinent. Par contre, en prenant de la hauteur et en creusant ces éléments, nous pouvons nous rendre compte de réalités plus complexes. Pour ce faire, il faut sortir du cadre d'analyse se limitant au projet Terraé.

Les répondants mentionnent régulièrement une vraie concurrence des implications. Les formations, visites, coins de champs prolifèrent et entrent en concurrence avec le travail à la ferme ; lequel sera toujours prioritaire tenant compte des contraintes temporelles. En plus du moment mobilisé pour l'activité, il faut souvent ajouter le déplacement et le temps de préparation (douche, se changer...).

Quelques agriculteur·rice·s du réseau perçoivent également une concurrence à l'échelle du paysage Wallon. Pour ces quelques agriculteur.rice.s, et nous insistons sur leur nombre peu élevé, il y a parfois plusieurs ASBL ou projets, qui, selon eux, sont

semblables et proposent des accompagnements, tests, suivis identiques, créant une concurrence et un flou dans leur esprit.

“ Donc, c’est juste qu’il y a trop. Ce n’est pas la faute de Terrae, c’est juste qu’il y a trop. Il y a trop de choix, il y a trop d’opportunités. Enfin, il y a trop de formations à gauche et à droite”.

Ce qui peut sembler contradictoire, c’est que les agriculteur·rice·s sont souvent à l’affût d’informations ou de conseils. Dès lors la multiplication des offres devrait être ressentie comme positive. Ce qui se passe alors, c’est qu’ils s’engagent dans plusieurs dynamiques, toutes ces organisations planifient des réunions, journées, visites. Les membres sont alors contraints de devoir sélectionner une activité parmi d’autres car il leur est impossible de participer à toutes.

Selon notre analyse, il apparaît que l’argument du temps, de la concurrence des offres et des implications, de la distance, ne sont pas des arguments à considérer dans l’absolu. Ils doivent être remis en perspective et contextualisés. L’une de nos pistes de réflexion se base sur le verbatim suivant, recueilli auprès d’une agricultrice lors de la journée d’évaluation du 29/09, pendant la pause du midi :

“si je continue à vendre comme ça [vendre ses bêtes au prix actuel, qu’elle juge très bon], là je peux venir à toutes les réunions Terraé”.

En l’occurrence, étant donné la hausse du prix de la viande, en ayant vendu 3-4 bêtes, l’agricultrice estime, à la grosse louche, avoir gagné autant voire plus que l’année précédente. Tout l’intérêt de cette phrase se trouve dans le lien que l’éleveuse fait entre rémunération et participation.

Il nous semble que cela montre davantage une problématique plus large. Si les agriculteur·rice·s gagnaient leur vie plus dignement, peut-être seraient-ils plus disponibles pour passer du temps hors de la ferme. Ou pour accueillir des visites de leur ferme, lesquelles demandent du temps de rangement, nettoyage et des moyens souvent ignorés. Dans le cas de plusieurs agriculteurs, ils sont obligés de travailler autant pour joindre les deux bouts. Empiéter sur une journée ou une demi-journée de travail ampute leurs revenus. Mieux gagner sa vie offrirait l’occasion d’engager une personne pour faire tourner la ferme en son absence par exemple.

La question des jetons de présence, de défraiement de transport ou lorsqu’un agriculteur accueille des visites peut alors être mise sur la table. Sans ça, la participation à une formation, bien qu’elle puisse apporter plein de choses non comptables, coûte de

l'argent aux agriculteurs.rice.s. Une telle démarche s'inscrit également dans une reconnaissance du travail de l'agriculteur.¹¹

Dans la suite de ce chapitre, nous avons abordé des éléments freinant la participation des agriculteur·rice·s à diverses activités, ces éléments ont été remis en contexte. Grâce aux entretiens d'évaluation réalisés en ferme, nous avons également pu identifier 3 dimensions explicatives des difficultés à évoluer dans la transition AE, voire, au changement tout court.

3. Des freins criants

Nous allons ici aborder des éléments perçus comme limitant le champ d'action des agriculteurs de notre corpus d'enquête, que ce soit pour entamer une transition AE ou pour changer certaines pratiques. Ces 3 dimensions sont interreliées mais nous les avons délibérément distinguées afin de clarifier le propos. Il s'agit du coût économique, de la prise de risque et de l'emploi du temps.

3.1. Un coût économique

Le frein le plus évoqué par les agriculteurs·rice·s du réseau est peut-être le plus évident, il s'agit des aspects financiers et économiques. En effet, une majorité d'agriculteur·rice·s associe le changement de pratiques AE avec un changement du type de matériel ou plus de matériel à acheter (ex. Semoir afin de réaliser des semis directs), un changement de races peut être nécessaire, l'accès au foncier est parfois bloquant. Par exemple, un agriculteur nous dira qu'il n'est pas possible pour lui de mettre en place un pâturage tournant dynamique car il ne possède pas toutes ses prairies autour de sa ferme. Dans le verbatim suivant, nous voyons que le frein principal reste économique :

“Ce qui me freine vraiment, c'est à chaque nouveaux essais, il y a une notion de prise de risque. Et ce qui me freine, c'est mon revenu qui est beaucoup trop faible pour me permettre trop de risques. Si j'avais vraiment des finances ultra saines, je pourrais me dire si je rate cette culture-là, ce n'est pas trop grave. Les revenus que je me tire sont vraiment trop faibles. C'est vraiment ça qui me freine le plus” (cfr. 2.5.).

Régulièrement, la question du soutien financier ou du partage du risque est mise sur la table par l'agriculteur comme sécurisante et encourageante pour changer.

Les investissements lourds sont donc perçus comme des freins aux changements. Nous verrons également qu'ils ne cadrent pas avec leurs valeurs et leurs conceptions systémiques, au centre des leviers abordés plus bas. Chez un agriculteur, ils sont également couplés à la transmission de la ferme. En effet, des enfants de l'agriculteur

¹¹ Le sujet fait échos aux compensations financières lors de la mise en place d'essais et d'éventuelles pertes.

devraient reprendre la ferme dans quelques années et leurs parents ne souhaitent pas faire de gros investissements ou emprunts, qui augmenteraient fortement la valeur de reprise de la ferme pour les futurs repreneurs (cfr. 4.1. et 4.2.).

3.2. La prise de risque

Afin de limiter la prise de risque, l'application d'une nouvelle façon de travailler peut demander d'autres connaissances et s'apparenter à un nouveau métier. C'est ce qui ressort de plusieurs entretiens, notamment à propos de l'AE ; celle-ci demanderait plus de savoirs et de compétences en comparaison au modèle conventionnel, comme l'illustre bien le verbatim suivant :

“Oui, c'est certainement plus de compétences [l'agroécologie], d'observation, parce que quand tu fais du 100% chimie entre guillemets, tu pourras toujours rattraper le coup et te retourner, même si tu seras peut-être un peu moins rentable si tu n'as pas bien réfléchi tes choses. Que là, si tu veux vraiment y arriver, ça demande agronomiquement des connaissances plus fines”.

Comme nous le verrons, l'apprentissage notamment par l'observation, a pu être fait à l'aide de l'équipe Terraé (cfr. Chapitre 5).

Si l'incertitude est parfois perçue comme frein au changement, elle est également vue comme faisant partie du métier. Plusieurs agriculteur·rice·s nous ont parlé de leur métier comme d'un équilibre, un équilibre précaire à trouver dans un environnement sans cesse changeant (maladies, normes, loi, attentes du consommateur, marché...). Ce flou amène les agriculteur·rice·s à se poser énormément de questions au quotidien. Ces interrogations peuvent être d'ordre technique, pratique mais aussi éthique. Par exemple, des actions seront bonnes pour la biodiversité mais mal perçues par le citoyen ou par le monde politique, bonne pour le bien-être animal mais négative pour les émissions de gaz à effet de serre (cfr. 3.4.).

Les incertitudes multiples rendent complexe la projection à long terme des agriculteur·rice·s, en témoigne leur quasi-impossibilité de répondre à la question : *comment vous voyez votre ferme dans 10 ans ?*

Tout ceci amène les agriculteur.rice.s à réaliser, semble-t-il, à des changements, des ajustements que l'on pourrait qualifier de “changements à la marge.” Ces changements marginaux résultent aussi de la peur du regard du milieu, des autres agriculteurs, souvent conventionnels.

Des grands changements peuvent amener les agriculteur.rice.s à être exclus du groupe d'agriculteurs auquel ils appartiennent : *“Une fois qu'on a fait la boucherie, quand on a arrêté de traire, déjà, il y a des mecs qui m'ont plus parlé.”*

En somme, le changement est parfois perçu comme un risque, notamment de par son côté incertain. Il serait alors très pertinent de creuser les modalités de sécurisation des agriculteur.rice.s.

3.3. Emploi du temps

Si le temps a déjà été abordé comme un facteur limitant la participation aux animations, ateliers, autres activités du réseau, le temps est également un frein organisationnel au changement. Outre le fait d'avoir des agriculteur.rice.s impliqués dans de nombreux projets (coopérative, syndicat, collège des producteurs, ...), dans le feu de l'action, réaliser des essais ajoute une charge de travail et une charge mentale aux agriculteur.rice.s.

“Quand on fait des essais, déjà, il faut se tenir. Comme des fois, on est pressé à semer, il faudrait préparer autre chose pour semer autrement. Une fois, l'entrepreneur était là pour semer les betteraves, j'avais oublié de mettre les féveroles. J'ai vite semé les féveroles et retravaillé la terre en vitesse”.

De plus, pour observer les effets de changements de pratiques, de plantation de haies ou même un changement de manière de réfléchir, il faut du temps. Comme souligné dans plus de la moitié des entretiens, les projets d'accompagnement doivent se faire sur du temps long. Notamment car les agriculteur.rice.s peuvent se retrouver face à des dilemmes : faut-il passer en bio ? Est-ce mieux de ne pas labourer ou de ne pas utiliser de chimie ? Quel modèle privilégier bio ou ACS ou ABC ? Quelles espèces d'arbres planter ? Quelle race de moutons ou de vaches choisir ? Ces exemples de questions montrent aussi que les réflexions se font à différentes échelles.

3.4. Ma ferme, un tout

A de nombreuses reprises, en demandant à nos interlocuteur.rice.s ce qu'ils aimait le plus sur leur ferme, formuler une réponse était difficile. Plusieurs agriculteur.rice.s perçoivent leur ferme comme un tout, dans lequel chaque élément a sa place, son importance et en retirer un, enlèverait la cohérence du reste. Chaque changement de pratique, de manière de travailler, même si elle paraît minime peut provoquer une perte de sens de l'activité de l'agriculteur.rice. Tout changement d'une pratique peut impacter les différentes composantes de la ferme. Un agriculteur nous dit :

“C'est difficile de retirer quelque chose. Tout est lié. Si je fais telle chose, si je retire quelque chose automatiquement ça ne va plus. C'est le fait que justement il y a un maillage. Tout est lié. J'ai des céréales, ça me sert pour mes bêtes, pour mes poulets. C'est la complexité de la ferme.”

Ou d'après un autre agriculteur :

“ c’est ça qui m’attire le plus, il n’y a pas une chose qui va sans l’autre, c’est un tout. A part peut-être l’activité volaille que je pourrais mettre sur le côté qui elle est plus indépendante. Mais il n’y a pas...ce qu’il y a c’est que la ferme c’est un ensemble quand tu retires une pièce, sans la pièce ça ne fonctionne pas. Justement c’est ce système global qui m’anime”.

Si dans ce système global, l’activité volaille de certain·e·s pourrait fonctionner indépendamment, d’autres voient leur poulailler ou leurs cultures de pommes de terre comme des bouffées d’oxygène, amenant un revenu fixe et garanti, offrant parfois même une sécurisation pour prendre des risques, faire des essais ou encore passer plus de temps dans leurs bêtes.

Toutefois, la vision globale ou systémique va plus loin pour quelques agriculteur·rice·s. Effectivement, l’AE et plus globalement l’agriculture ne doivent pas se limiter à l’échelle de la ferme. Elle doit être pensée, réfléchie, modifiée y compris avec *“le politique”* et/ou avec *“ la société/le citoyen/ le consommateur”*. Sans oublier les non-humains, les animaux, les arbres, le sol, les vers de terre, ... Ici il y a une prise de hauteur qui semble nécessaire, pour amener une vision plus qu’agronomique (cfr. 4.3.). Aussi parce que les changements ne se limitent pas à des pratiques agronomiques mais passent par un changement de pensées, un déclic mental, avant de se traduire en actes.

De plus, il nous semble primordial d’insister sur le fait que l’accompagnement se doit de sortir de la ferme et ne peut se limiter à de l’accompagnement technique agronomique. Deux éléments nous permettent d’appuyer ce propos ; le premier élément est que certains conseillers de l’équipe ont trouvé qu’il était difficile de conseiller et d’accompagner certains agriculteur·rice·s jugés déjà loin en AE au regard de leurs seules pratiques AE. Il nous semble que la limite de l’accompagnement purement technique est ici atteinte et qu’un accompagnement sur d’autres thématiques que la technique est alors nécessaire. Deuxième élément, lors de l’atelier sur la prise de décision du 04/11, aucune des trois questions amenées par les agriculteurs·rice·s n’étaient d’ordre technique¹². De plus, de nombreuses conférences techniques se terminent par des échanges et des questions relatives au sens du métier et à la transmission mais aussi aux risques.

Afin de tendre vers la vision à laquelle ils.elles aspirent vis-à-vis de leur ferme et de leur métier, les agriculteur.rice.s du réseau ne sont pas sans ressources. Au contraire, de multiples leviers sont mobilisés, la plupart du temps de manière discrète et silencieuse.

Ci-après, une représentation dessinée de CPiG, reprenant les freins au changement :

¹² En effet, deux des questions amenées concernaient la transmission de la ferme et la troisième réflexion était à propos du lancement d’une activité complémentaire.

DES FREINS CRIANTS



4. Des leviers silencieux

Nous avons identifié différents leviers silencieux mobilisés par les agriculteurs·rice·s inscrit·e·s dans la transition agroécologique. Avant tout, nous devons expliquer le terme de "silencieux".

Tout d'abord, le terme fait écho à l'agroécologie silencieuse évoquée par Véronique Lucas et Pierre Gasselin (2018). Pour eux, l'AE est silencieuse car peu verbalisée par les agriculteurs·rice·s et peu visible dans le modèle agricole actuel.

Ensuite, plusieurs éléments nous amènent à qualifier ces leviers de silencieux (Lagneaux, 2025). Tout d'abord, comme développé ci-après, ils font partie d'une routine quotidienne. Ils s'inscrivent dans la vie de l'agriculteur·rice qui finalement ne se rend plus compte de l'attention permanente qu'il·elle porte aux choses (Denis et Pontille, 2022). Aussi, nous pensons que ces leviers sont peut-être perçus comme marginaux, au même titre que l'AE pour certain·e·s. Sous la forte pression du regard des pairs (souvent conventionnels), les agriculteur·rice·s ne font pas étalage de ces leviers. De plus, en ne regardant l'AE que par le prisme des pratiques agronomiques, ces leviers ne peuvent pas être identifiés. Par ailleurs, les agriculteurs·rice·s agissent par intuition et ne s'accordent pas le temps de prendre de la hauteur pour nommer ce qu'ils font où réfléchir à comment ils s'inscrivent en AE ou même ce qu'elle représente. Ils laissent ces questions à d'autres car

l'opérationnel prend le dessus. Comme leur nom l'indique, il s'agit ici de leviers et non d'objectifs. La création, la maintenance, la modestie ne sont pas des fins mais sont constitutives d'une réappropriation du métier par les agriculteurs·rice·s engagé·e·s en transition AE.

4.1. La modestie

Un des leviers que nous avons identifiés est la modestie¹³. Cette voie repose sur une volonté de rester "petit", de quitter le modèle de la croissance à tout prix et de ne pas chercher à produire le maximum. Cependant, il y a toujours une volonté de rester efficient, en considérant d'autres critères qu'uniquement le rendement économique. La limitation de la ferme dans sa taille permet de maîtriser les investissements : en gardant une taille de troupeau raisonnable, on ne s'oblige pas à agrandir son étable, la salle de traite, les silos pour conserver les aliments, la surface agricole nécessaire ou encore l'achat d'intrants, le nombre de vaches femelles et de génisses à garder en élevage pour le remplacement du troupeau... par exemple. Lorsqu'un changement est souhaité, l'agriculteur·rice modeste le met en place petit-à-petit, à sa vitesse, sans vouloir aller trop vite et s'engager dans de gros investissements.

"Maintenant, je dois apprendre à gérer. J'introduis les choses progressivement, sans me laisser submerger, et je me rappelle que j'ai besoin de gagner ma vie. Je ne peux pas dire que j'investis sans aucun retour financier. Je dois avancer à mon rythme, et chacun avance à son rythme."

Un autre volet de la modestie implique une recomposition du métier d'agriculteur·rice. A travers la modestie, l'agriculteur·rice va accorder de l'attention au sol, aux animaux, au paysage, à la biodiversité, aux liens sociaux, ... (Cfr. 4.3.). Ces actions n'ont pas d'apport économique pur. C'est-à-dire que, d'un côté, la plantation de haies, par exemple, n'est pas réalisée dans une logique de rendement productif. D'un autre côté, bien que les primes puissent aider l'agriculteur à passer à l'acte, elles ne sont pas le moteur unique de cette action. D'autant qu'une fois la plantation faite, les agriculteur·rice·s sont souvent seul·e·s pour faire face à l'entretien de ces haies, ce qui entraîne un travail supplémentaire. Comme nous venons de le dire, le bénéfice qu'en retire l'agriculteur·rice n'est pas purement comptable ou mesurable (hormis la prime éventuelle). Par contre, sans être ego ou anthropocentrées, ces actions nourrissent une bonne image de sa personne et de ses actions envers lui·elle-même et envers les citoyen·ne·s. La plantation des haies, prendre soin de la vie du sol, mettre des nichoirs ne rentrent pas dans une logique d'échange monétaire purement économique mais dans une logique d'échanges écosystémiques et symboliques.

¹³ Le terme n'est pas ici à prendre de façon péjorative mais plutôt comme une qualité

On sort ici bien de la logique de l'Homo economicus pour entrer dans celle de l'Homo domesticus (Scott & al., 2021). Pour Scott et al. (2021), l'Homme n'est pas seulement celui qui domestique les plantes et les animaux, mais aussi celui qui est domestiqué par les céréales, l'agriculture et les structures politiques. Ce récit déconstruit l'idée classique d'un progrès linéaire vers la civilisation. Pour Scott et al. (2021), l'État et l'agriculture sont autant des instruments de domination que de développement. Nos choix ne sont pas simplement des calculs d'optimisation, mais des résultats de contraintes écologiques, politiques et sociales. Scott critique ainsi l'idée que l'homme puisse être réduit à un calcul universel : il est toujours situé dans un écosystème et un rapport de force. Les participant·e·s aux entretiens de fin de projet expliquent généralement leurs sensibilités à la nature, à l'environnement soit par l'éducation reçue, soit comme quelque chose d'inné, qui ne s'explique dès lors pas. Par exemple, un agriculteur nous dira que son fils est attiré par les tracteurs et sa fille pour le contact aux animaux, alors qu'ils ont reçu la même éducation, pour lui " *c'est comme ça, ça ne s'explique pas*". Néanmoins, l'explication des sensibilités par l'inné nous semble réductrice et trop simpliste. Ne relèverait-elle pas d'avantage de constructions opérées au fil de la vie d'un individu ? La question du déterminisme n'a pas été creusée au cours des entretiens mais pourrait l'être en s'intéressant aux parcours de vie des individus.

4.2. La maintenance et la création

"Quelqu'un qui n'est pas alerte... Un petit peu vétérinaire, un peu mécanicien, un peu tout. C'est une attention permanente de tous les détails. Sentir les choses, il y en a qui ne les sentent pas."

Faire attention à son environnement et à son équipement demande un travail quotidien d'observation, de gestes spécifiques qui ne sont pas sans rappeler le travail de maintenance (Denis et Pontille 2020 ; Caye, 2020) ou de vigilance (Chateaufort, 1997). A nouveau, le travail de maintenance apparaît improductif financièrement mais permet de réduire la dépendance externe. Néanmoins, la maintenance demande des compétences sensibles et sensorielles afin de reconnaître, de détecter ce qui ne va pas et de comprendre son environnement. Ces nouvelles compétences émergent en observant, en constatant les limites des compétences acquises par le passé et permettent aux agriculteur·rice·s de travailler autrement et de se réapproprier l'agronomie (cfr. Chapitre 5).

Si dans la maintenance il ne s'agit pas d'ajouter du neuf, mais bien de garder ce qui existe en prenant soin, en le préservant, en le réparant ou en l'améliorant régulièrement, dans les entretiens, ce sont les termes de « bricoleur » et « débrouillard » qui surgissent, utilisés ici dans le sens de créateur avec ce qui existe déjà. Ces agriculteur·rice·s font preuve de capacités créatrices constantes notamment en termes d'auto-construction. Ceci permet de réduire les coûts mais aussi de répondre précisément aux besoins de l'agriculteur·rice par rapport à sa situation particulière tout en nourrissant leur besoin d'autonomie.

“ [L’agriculteur est] Hyperconnecté (beaucoup trop), bidouilleur, à chercher des solutions de contournement [des difficultés], le côté geek en informatique il est un peu dans le piratage à chipoter des logiciels pour les reconfigurer un peu à sa manière, ses propres matériels un peu lui-même. Finalement je fais la même chose, j’essaye de faire mes propres machines adaptées à ce que j’ai besoin. Chercher des solutions de contournement “.

La maintenance et la création sont deux stratégies pour tendre vers plus de résilience face aux chocs, aux imprévus, aux ruptures et permet d’amener une certaine stabilité. Cela permet aussi d’avoir des outils plus facilement réparables soi-même, au contraire des grosses machines technologiques et sur lesquelles l’agriculteur·rice n’est plus en mesure d’intervenir.

“Mon frère est marchand de matériel, t’as des cultos qui l’appellent, il faut que tu viennes je suis en panne. C’est quoi le problème ? Il n’y a plus la connexion GPS. Si on sait plus rouler parce qu’on a plus la connexion GPS, je ne te dis pas comment est-ce qu’on prend ses décisions quoi. “

Dans le cas présent, le cultivateur s’appuie principalement sur la technologie de son tracteur. Lorsqu’elle cesse de fonctionner, toute autonomie semble être perdue car il ne sait ni réparer lui-même, ni semer ou récolter.

Ce travail de maintenance et de création nécessite des compétences et savoirs multiples. Un élément récurrent dans les entretiens est l’aspect multi casquettes du métier d’agriculteur·rice. A la fois vétérinaire, mécanicien, agronome, chercheur, vendeur, transformateur, les rôles de l’agriculteur·rice sont nombreux. Si cette multidisciplinarité est toujours perçue comme un avantage du métier, cassant la monotonie des tâches identiques, elle nécessite des apprentissages complémentaires. L’un des nouveaux rôles de l’agriculteur·rice est notamment l’aspect communication sur les réseaux sociaux à propos de ses pratiques, sur la vente à la ferme, sur l’information du grand public. Ces nombreux rôles offrent une vision globale à l’agriculteur·rice et composent le sens qu’il donne à son métier. Il faut alors que ces compétences puissent être acquises par les agriculteurs.rice.s. Cette acquisition peut être un frein à la diversification mais souligne l’intérêt des fermes collectives, au sein desquelles chacun amène des compétences potentiellement complémentaires. Les compétences sont alors distribuées entre plusieurs personnes.

4.3. Milieu et altérité

Ces deux premiers leviers impliquent une autre considération du milieu et de ce qui le compose (humain et non-humain). Les agriculteur·rice·s s’inscrivent dans une profonde interaction avec le milieu et avec les entités qui le composent (Berque, 2014). Les

relations entre les sujets et objets techniques participent à la co-construction du milieu. Objets et sujets se font faire des choses l'un et l'autre (Triclot, 2023). Par exemple, le sol n'est plus perçu comme un simple support mais bien comme une entité avec laquelle il faut travailler, dans une idée de "coévolution" ainsi qu'un membre du réseau l'exprime. Dans cette optique, les agriculteur·rice·s ne perçoivent plus l'humain comme supérieur à la nature, mais comme évoluant et travaillant avec. Tout en tenant compte de l'influence de leurs actes sur ce milieu. C'est dès lors avec ces autres mondes, que l'agriculteur.rice travaille et compose. Il y a un décentrement dans la vision de l'agriculteur.

"Ça doit être compositeur, mon métier. Il faut composer avec la nature, composer avec les bêtes, composer avec le temps. Trouver l'harmonie, je suis un compositeur. Trouver l'harmonie avec la nature, le temps, mes bois, mes moutons, et aussi mon métier de vétérinaire. "

Mais il ne s'agit pas que de "vivre avec". Il est évidemment question d'extraire de cette relation de quoi nourrir la population ou ses bêtes. Nombreux sont les agriculteur·rice·s à faire part de la perte de sens du métier lorsqu'ils vendent leur récolte pour fabriquer du bio-carburant par exemple. Pour eux, le sens du métier est de nourrir les gens. Apportons cependant une nuance dans cette réponse : certains disent vouloir "nourrir le monde", au sens le plus de monde possible, tandis que d'autres s'en distancient, en souhaitant nourrir d'abord des personnes autour de chez eux, privilégiant la qualité à la quantité. Cette différence de posture traduit une compréhension et une application différente de l'AE. L'une sur base d'une posture incorporée et par l'action, l'autre, par la théorisation. L'AE est souvent vue comme un modèle alternatif au modèle productiviste dominant, offrant un modèle plus robuste et moins axé sur la performance.

Bien sûr, le but reste de pouvoir vivre de son métier, il faut rester productif et gagner sa vie. La nuance s'illustre dans le verbatim suivant :

"Peut-être que je vois une dimension un peu plus de "production" aussi derrière l'agroécologie, le bio, c'est surtout ne pas mettre de chimie et que dans le concept d'agroécologie, moi, je vois aussi, à la fois respecter l'environnement et à la fois, quand même essayer de produire, trouver un optimum de produire et faire de l'environnement."

Un autre rôle que se donnent certains agriculteur·rice·s du réseau est celui de paysagiste, au sens de façonner un paysage, en plantant des haies, des arbres notamment. Ces paysagistes lient généralement cette mission avec l'environnement, la nature, dans l'idée de faire mieux pour cette nature, ils réfléchissent à des manières de travailler avec elle pour y extraire de la nourriture tout en maintenant cette nature en place, comme en témoigne ce verbatim "Le rôle prioritaire de l'agriculteur est nourricier

même s'il ne doit pas se faire au détriment de l'environnement. Nourrir les gens mais pas à n'importe quel prix".

4.4. Le cours du temps

L'analyse des entretiens nous amène à identifier la volonté des agriculteur·rice·s à construire une continuité dans le temps et entre les êtres. De nombreux·ses agriculteur·rice·s considèrent que l'AE et le modèle en place sur leur ferme renvoient à l'agriculture *"comme au temps de son grand-père"* sans être associé à une attitude passéiste et nostalgique d'un passé perdu. Il s'agit d'un retour à certaines pratiques, à d'autres rapports aux choses et aux êtres inspirés du passé et combinés à des pratiques futures, technologiques et actuelles, ne rejetant ainsi pas toute forme de progrès technique ou technologique :

"mais je ne suis pas bio bobo, je ne suis pas en arrière, j'ai un smartphone, j'ai l'herbomètre, on est connecté".

Certain·e·s agriculteur·rice·s expliquent ne surtout pas vouloir reproduire *"l'agriculture de papa"* et quitter les schémas de pensées du *"on a toujours fait comme ça"*. Toutefois, ces agriculteur·rice·s ne basculent pas dans le penchant inverse en voulant s'équiper de machines <<dernier cri >>.

Sans renier les apprentissages, ni vivre dans le passé, les agriculteur·rice·s souhaitent être productifs, rentables et nourriciers mais pas à n'importe quel prix et surement pas au détriment du sol ou du milieu. Il y a la création d'un continuum entre le passé et les générations futures. Dans les entretiens, la volonté de rendre le sol en meilleur état qu'à son arrivée sur la ferme revient souvent. De même, lorsqu'un·e agriculteur·rice plante un verger ou des haies, il·elle le fait *"pour laisser une trace positive", "pour l'avenir"* ou encore *"pour les générations futures"*.

Dans cet ordre d'idée, deux agriculteurs ayant fait l'objet d'un portrait durant le projet ont évoqué cet exercice comme leur permettant de laisser une trace pour leurs enfants, voir même que ce portrait sonnait comme *"un petit testament"*.

En outre, certain·e·s agriculteur·rice·s parlent de s'octroyer un temps de réflexion avant l'action, afin de *"ne plus se tuer au travail"*. Cela faisant échos à la réappropriation de l'agronomie par l'agriculteur·rice, en quittant la posture d'agriculteur·rice-opérateur·rice; lequel ne ferait qu'appliquer des prescriptions venues du haut.

Paradoxalement, le temps est également mentionné comme un frein. La réflexion et le questionnement sont au cœur des journées des agriculteur·rice·s et leur excès peut parfois être vu comme négatif (cfr. Chapitre3). La plupart du temps, cela reste positif et vécu comme faisant partie du métier (cfr leviers silencieux).

A partir d'une image du photolangage, une agricultrice du réseau a abordé cette surcharge de questionnement :

“Je suis toujours remplie de 36 millions de questions. Parce qu'en fait, je n'aime pas ne pas savoir. Donc, en fait, je me suis formée. Mais dans le positif. Sauf que parfois, ça peut devenir négatif de se poser trop de questions.”

4.5. La fierté

Le levier suivant découle des 4 leviers précédents. Il touche à la fierté de l'agriculteur·rice, à la satisfaction personnelle qu'il·elle retire de ses pratiques, de ce qui les motive et de leur propre image ou celle de leur ferme. Plusieurs agriculteur·rice·s se disent fier·ère·s d'adapter leurs techniques, de créer une campagne variée, de faire mieux pour l'environnement. C'est ce qui donne du sens à leur travail.

La fierté est également perceptible selon l'image qu'ils arrivent à renvoyer aux citoyens et aux consommateurs. Pour ceux qui vendent à la ferme, avoir le retour positif des clients est très important et donne également du sens au métier :

“ça sert de bouffée d'oxygène d'avoir les retours des clients. On a beau avoir le portefeuille plein, si on n'a pas des choses comme ça, c'est pas gai.”

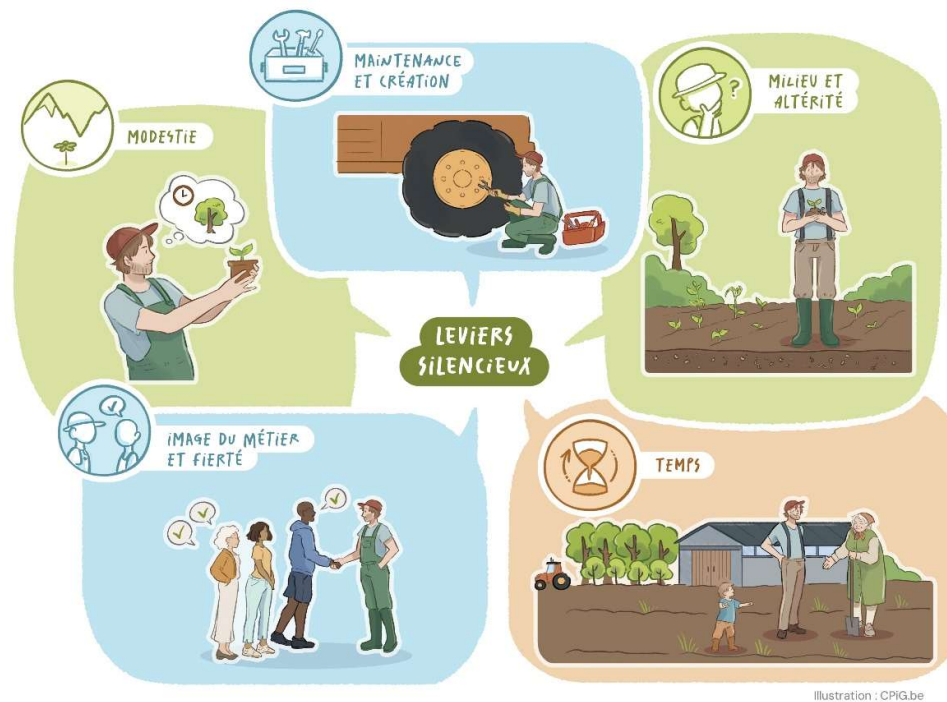
L'un.e ou l'autre éleveur.euse, sans magasin à la ferme, évoque même que l'appréciation du consommateur sur sa viande lui manque. En revanche, vendre ses récoltes pour fabriquer du bio-carburant constitue un non-sens pour plusieurs d'entre eux.

En outre, les agriculteur·rice·s sont attentifs à renvoyer une image positive et ils estiment qu'être bien vu du citoyen fait partie du job. Veillant à garder une ferme qu'il qualifie de propre ou en ne travaillant pas dans le champ pendant la fête de famille des voisins.

“Je dirais même dans mon quartier je passe mieux que certains voisins entre guillemets, il n'y a plus les pesticides, je passe avec du foin ça sent bon, quand eux ils passent avec le pulvé. J'ai mon cousin qui est encore conventionnel il me dit « quand je passe avec mon pulvé, le regard des gens. ». Je vais repasser après avec un carré de foin et ils m'applaudissent. C'est la même personne mais c'est juste une image et je peux comprendre ce que tu dégages c'est important le retour de la population comment ils t'apprécient”

L'image du métier nous semble être un levier important aux yeux des agriculteur·rice·s et participe à rendre le métier plus attrayant et attractif, ce qui pourrait faciliter la reprise des fermes.

Juste ici se trouve une illustration réalisée par CPiG, résumant les leviers silencieux de l'AE.



5. Apprentissages sensibles et pratiques

5.1. De la conscientisation des agriculteur·rice·s...

Au fil des entretiens, de nombreux agriculteur·rice·s ont parlé de conscientisation. Les répondants mentionnent que leur participation au réseau Terraé les a conscientisés à certaines problématiques, à certains sujets, à certaines pratiques et actions et leur permet d'aller plus loin. Cette conscientisation de l'agriculteur·rice est couplée à un apprentissage à la fois perceptif et sensible de son milieu, à la compréhension de phénomènes et mène à une phase opératoire d'action ou de non-action, qui n'est pas de l'inaction (Ferret, 2012).

Sur base de ces entretiens avec les agriculteurs·rice·s du réseau, nous avons identifié 4 phases à ce processus d'apprentissage. Il est important de comprendre que ce processus peut être entamé par les 4 phases et qu'il n'est jamais réellement clos, il peut dès lors se répéter plusieurs fois sur une même thématique. Il faut garder à l'esprit l'aspect non linéaire du processus, de nombreux aller-retours peuvent se faire et l'enchaînement de ces phases ne se fait pas d'une traite. Dans son aspect cyclique et éducatif, il se rapproche de la méthode d'éducation par l'action "voir-juger-agir" (Mirkes, 1996). La présentation de ce processus débute par la phase de conscientisation car c'est de ce terme qu'a émergé le raisonnement.

Au demeurant, l'objectif de ce schéma n'est pas de généraliser, d'uniformiser ou de standardiser l'apprentissage des agriculteur·rice·s. Nous affirmons simplement que d'après les entretiens, ce processus témoigne d'une forme d'apprentissage sur les modes d'appropriation et de construction des savoirs faire et être, au sein d'un réseau de pairs en transition AE possible.

Il nous semble d'autant plus essentiel d'y consacrer quelques lignes que, sur la base de plusieurs entretiens avec les membres de l'équipe, certains ont découvert qu'il était nécessaire d'accompagner l'agriculteur·rice dans ses pratiques, de même que dans sa conscientisation, dans sa réflexion et dans la compréhension de son système.

5.1.1 La conscientisation

Comme nous le disions, c'est du terme 'conscientisation' que tout est parti. Il ressort que l'accompagnement du réseau Terraé a permis de conscientiser activement certain·e·s agriculteur·rice·s sur des sujets multiples : vie du sol, préservation de la biodiversité, protection des plantes, plantation de haies, espèces compagnes, ...

“ On est conscient que la clé, c'est de restaurer les sols en meilleur état que ce qu'ils ont été et ça ils nous l'ont bien fait comprendre”, raconte par exemple un agriculteur.

5.1.2. La perception

Terraé est également intervenu dans l'apprentissage à la perception, dans le développement d'une culture sensible en quelque sorte. Plusieurs agriculteur·rice·s ne savaient, par exemple, pas détecter la présence de pucerons sur leurs cultures. Sur recommandation de leur conseiller en produits phytosanitaires, ils pulvérisent. Grâce aux passages en ferme de l'équipe, certain·e·s agriculteur·rice·s ont pu apprendre à identifier les pucerons, notamment. En témoigne cet extrait d'entretien :

- Enquêteur : *“ Et comment vous avez appris alors à observer le puceron, par exemple ?”*
- L'agriculteur : *“Ça, avec X [membre de l'équipe], quand il venait faire. J'ai vu comment il fallait faire.”*

5.1.3. La compréhension

Le stade suivant consiste à comprendre ce qu'on observe, ce qu'on perçoit. A quoi peut être dû la présence de pucerons, que signifie la présence de vers de terre, ... C'est un moment primordial dans l'autonomisation de l'agriculteur·rice car cette phase lui permettra de décider de ses actes plus indépendamment. Une agricultrice nous dit :

“ Moi, je faisais déjà des analyses de fourrage avant, mais je n'arrivais pas à les interpréter. Ici, on avait un tapis rouge.”

Dans le cas présent, l'agricultrice recevait des données, des chiffres de ses analyses, mais elle n'était pas capable de les comprendre afin de juger de la qualité de son fourrage et de sa bonne intégration dans les rations de ses animaux. Grâce à Terraé, elle a pu contextualiser ces données afin d'améliorer sa pratique en donnant sens aux bilans reçus. La compréhension des chiffres par l'explication d'experts permet à l'agricultrice d'être plus autonome dans sa prise de décision lors de la prochaine analyse fourragère. Ces explications visent dès lors moins à signifier directement ce qui est à faire, à prescrire une action qu'à déplier avec l'agriculteur ce que dit le chiffre en comprenant comment il est formé. Une compétence d'analyse critique s'élabore dans l'accompagnement afin de soutenir une prise de décision autonome et raisonnée.

5.1.4. L'action ou la non-action

Ce procédé tend vers une autonomisation de l'agriculteur·rice. Ce dernier ou cette dernière est amené·e à réfléchir par lui ou elle-même, en quittant les tâches systématiques pour, in fine, *“se déformer”* et *“se réapproprier l'agronomie”*, selon *“une nouvelle lecture”*. L'agriculteur·rice va alors réfléchir à agir autrement ou justement, à faire le choix de ne pas agir et privilégier une innovation par retrait (Goulet et Vinck, 2012), comme ne pas pulvériser par exemple.

Le verbatim suivant reprend en condensé les 4 moments du processus :

“Faire une bêchée, les défauts de structures, voir comment la terre travaille, se laisse aller [perception] et c'est ça maintenant qui va définir comment je vais la travailler [action]. Je faisais pas ça avant. Je fais ça depuis le début de Terraé. En fait Terraé et Greenotec plus je suis avec eux plus je fais attention à observer [conscientisation] plutôt qu'à...avant : moisson finie, paille enlevée, maintenant on va déchaumer. Maintenant je vais réfléchir. [compréhension]”

Voici un dessin réalisé par CPiG, représentant les 4 phases du processus d'apprentissages sensibles et pratiques :

APPRENTISSAGES SENSIBLES ET PRATIQUES



Ce schéma permet d'essayer de comprendre ce qui se passe dans la tête de l'agriculteur·rice, ce qui peut déclencher la motivation d'un changement. Pour aller plus loin et comprendre ce qui met en mouvement l'agriculteur·rice, comme souligné par plusieurs membres de l'équipe en entretien individuel, il est nécessaire de faire appel aux sciences humaines et sociales, qu'ils s'agissent d'anthropologues ou de sociologues, mais également de sémiologues, des médiateurs des savoirs, de psychologues. L'intérêt du processus est de montrer tout le chemin, mental et pratique, que l'agriculteur·rice doit réaliser pour qu'un changement s'opère. Nous insistons sur le fait qu'il relève d'un enchainement processuel et que la pensée n'est pas forcément antérieure à l'action. Comme déjà dit, le processus peut démarrer des 4 phases. Si le changement est souvent associé à un risque ou à de l'incertitude, il serait opportun de se pencher sur les risques encourus à ne pas initier de changement. Cela demanderait une enquête ethnographique plus approfondie.

Ce processus montre également à quel point il est primordial d'accompagner l'agriculteur·rice dans sa transition AE en considérant ce processus d'apprentissage. Dans ce cas-ci, l'apprentissage se déroule avec un conseiller, souvent perçu comme un expert dans son domaine.

5.2....A la conscientisation des conseillers...

D'un côté, il arrive que le conseiller se voit comme une personne qui DOIT avoir les réponses aux questions des agriculteur·rice·s et qui DOIT se montrer sûr de lui, dans ses conseils. D'un autre côté, plusieurs agriculteur·rice·s semblent être en attente de ces conseils "clé sur porte" provenant de personnes "expertes".

Toutefois, plusieurs membres de l'équipe jugent que la posture de conseiller/expert est alors incompatible avec la posture d'accompagnant. Ceci génère un malaise dans la position à adopter.

Nous pouvons alors nous intéresser aux différences que les membres de l'équipe font entre du conseil et de l'accompagnement. Dans les entretiens avec l'équipe, la plupart des membres ont éprouvé de la difficulté à répondre à la question : *“ selon toi, quelle est la différence entre du conseil et de l'accompagnement ? ”*. En combinant les réponses et en les analysant, nous avons pu en ressortir ce tableau synthétique :

Aspect	Conseil agronomique	Accompagnement agronomique
Nature	Prescriptif, technique	Participatif, co-construit
Temporalité	Ponctuel, orienté sur un problème précis	Continu, inscrit dans la durée
Finalité	Optimiser la productivité et la performance	Soutenir les transitions et l'autonomie
Relation	Expert → agriculteur (verticale)	Dialogue et partenariat (horizontale)
Enjeux	Techniques et économiques	Techniques, écologiques, sociaux et politiques

Pour commencer, dans l'accompagnement, il est nécessaire de *“se mettre à la hauteur de l'agriculteur”*, de démarrer de ce qu'il a en lui, de faire preuve d'écoute afin de le comprendre, sans l'orienter. On s'approche alors d'un modèle plus bottom-up. Ceci demande des capacités d'écoute et de décentrement et donc pas uniquement des savoirs agronomiques purs et durs. Il est parfois difficile d'accéder à ce que l'agriculteur a en lui, car il est parfois cadencé par le regard de ses pairs, nous explique un conseiller. Bien qu'il n'existe pas de recette miracle, plusieurs membres de l'équipe ont souligné l'importance des méthodes issues des sciences sociales pour tenter d'accéder à ces idées parfois enfouies.

Le conseil agronomique se distingue de l'accompagnement agronomique par son caractère prescriptif et technique, tandis que l'accompagnement met l'accent sur la co-construction, la transition et le soutien dans la durée. Le conseil agronomique est une logique de prescription technique, héritée d'une vision productiviste. L'accompagnement agronomique, lui, est une approche plus globale et participative, qui cherche à aider les agriculteurs à inventer et mettre en œuvre des systèmes durables, en tenant compte de leurs savoirs et de leurs contraintes.

On pourrait dire que le conseil répond à la question *« Que dois-je faire ? »*, tandis que l'accompagnement s'intéresse à *« Comment pouvons-nous avancer ensemble ? »*.

L'accompagnement demande également de créer une relation de confiance et de proximité avec l'agriculteur·rice. De là, il devient possible de réfléchir avec l'agriculteur·rice et de partir de ses idées, de les comprendre sans jugement de valeur. De surcroît, l'accompagnement nécessite de nombreux aller-retour avec l'agriculteur·rice. Afin de tenir compte de changements d'idées ou de directions. Toutefois, pour ne pas repartir dans des directions parfois opposées à chaque visite, l'utilisation de caps vers lesquels aller nous semble important à mobiliser (Lagneaux, Collard et al., 2025).

Cependant, suite aux entretiens avec les agriculteurs·rice·s et avec l'équipe, le conseil semble garder une place importante dans la vie et la prise de décisions de l'agriculteur·rice. Certains membres de l'équipe pensent que le conseil doit garder une place importante dans les projets d'accompagnement car les agriculteur.rice.s ne sont pas omniscients¹⁴. De plus, des conseillers de l'équipe se sentent plus à l'aise dans cette position. C'est à dire que, lorsque l'agriculteur les appellent pour une question, soit ils y répondent, soit ils passent voir avec eux ou leur montrent. C'est aussi à ce moment-là que conseil et accompagnement peuvent se démarquer... ou se conjuguer. Le conseil ne dit pas ce qui est à faire, mais explicite les éléments à prendre en considération, afin d'autonomiser l'agriculteur.rice.s dans sa réflexion sur un problème. Les conseillers et experts n'ont pas non plus toutes les compétences ou les réponses. Il est donc important de mobiliser les personnes adéquates dans un cadre non jugeant.

Nous avons pu le constater avec le processus d'apprentissage l'intérêt de l'accompagnement réside dans l'autonomisation de l'agriculteur·rice grâce à la transmission de ce savoir expert, à l'inverse du conseil fournissant une réponse "clé sur porte" ponctuelle à l'agriculteur·rice, sans appropriation de la connaissance et de la démarche de réflexion associée à la mise en œuvre. Toutefois, une difficulté subsiste : dans ce processus, le conseiller garde tout de même une posture de "sachant", qui instruit un "apprenant". Il n'y a pas ici d'égalité des postures, mais une reconnaissance mutuelle car l'un comme l'autre apprend. Le besoin est mutuel et réciproque.

Dans l'accompagnement, il semble important de pouvoir se sortir de cette relation de dominant, de personne sachant car elle peut créer un malaise chez certain.e.s agriculteur.trice.s.

Cela amène les interrogations suivantes : est-il concevable dans le chef des agriculteur·rice·s de fonctionner différemment ? De sortir du " 1 j'ai une question, 2 j'appelle mon conseiller, 3 il me donne une réponse, 4 j'applique". Dans quel cas le conseiller est appelé ? Comment choisir le conseiller à contacter ? Comment décider d'appliquer le conseil à la lettre ou de l'adapter ?

¹⁴ Et les conseillers non plus

Mais nous pouvons prendre la situation inverse et nous demander : les conseillers n'entretennent-ils pas ce schéma de pensée ? Certains conseillers/ accompagnateurs, ne s'enferment-ils pas /ne sont-ils pas enfermés dans une position d'expert-sachant ? Pour ce faire, un changement d'état d'esprit paraît nécessaire. Si on accompagne l'agriculteur à déplacer son point de vue, pourquoi ne pas aussi amener les conseillers à déplacer le leur ? (Lagneaux, Collard et al., 2025). Plus largement encore, pourquoi ne pas accompagner les encadrants institutionnels et politiques des projets à adapter leur point de vue, afin de l'ancrer davantage dans les réalités du terrain ?

Dans le même ordre d'idée, d'autres questions et réflexions structurelles ont surgi après l'analyse des entretiens avec l'équipe encadrante.

5.3. Réflexions et pistes

En lien avec le montage rapide du projet et le temps court du projet (cfr. 2.3.), il semblerait que certaines bases n'aient pas pu être posées et validées par tout le monde (membres de l'équipe). Par exemple, plusieurs personnes ont évoqué des difficultés à comprendre ce qui était attendu de leur travail, quels étaient les objectifs et les tâches.

Le fait d'être réunis à 4 structures amène un avantage certain car cela permet de couvrir des domaines de compétences plus larges. Cette interdisciplinarité est également vue comme enrichissante personnellement pour les encadrants. Toutefois, quasiment tous les membres de l'équipe ont évoqué des visions différentes par structure à propos de l'AE et des fonctionnements internes différents et générant des difficultés au travail ensemble. De ce fait, plusieurs encadrant.e.s ont regretté un manque de travail commun entre toutes les personnes de l'équipe, avec peu de retours constructifs sur le travail de chacun. L'absence de socle commun semble avoir déçu plusieurs personnes de l'équipe. La coordination devait être tournante entre les structures mais ne l'a pas été. Cet élément a suscité des frustrations chez certain.e.s. A nouveau, il semble qu'il y a eu un manque de clarté ou de lieu de discussion pour évoquer cet élément (Lagneaux, Collard et al., 2025). Un temps de travail sur l'horizon commun aurait été bénéfique en amont du projet. De plus, la coordination a été associée à d'autres missions. Ceci n'a semble-t-il pas été compris par tous. Un temps plein pour une coordination forte pourrait être une piste à explorer.

Sans rentrer dans les détails, plusieurs notions n'ont pas été définies ou du moins, des compréhensions différentes de notions clés ont surgi. Par exemple les termes de "participatif", de "recherche", "d'accompagnement" n'ont pas été clairement arrêtés par l'équipe. D'une part certaines personnes trouvent qu'il n'y a pas eu de place pour discuter de ces termes, d'autres estiment que certains étaient trop souvent rediscutés ou remis en question, ne permettant pas d'avancer.

Il en est de même pour les formats et sujets des vidéos. Le but de ces vidéos, les publics cibles, les sujets abordés et même les réalisations s'opposent au sein de l'équipe. Il ne

s'agit pas ici de dire qui a raison ou qui a tort. Il s'agit de relever des éléments qui seraient importants à clarifier lors de futurs projets.

Plusieurs pistes de réflexions ont pu être abordées lors de ces entretiens :

- Pour renforcer le travail en commun, entre les équipes, l'idée d'avoir un bureau commun a été avancée par plusieurs membres. Non seulement, cela pourrait permettre de réduire la fréquence des réunions car l'échange serait plus continu. Mais être à plusieurs pourrait créer une dynamique, permettre de passer en ferme plus souvent et aller chercher les agriculteur·rice·s les moins participatifs ou avec moins de questions.
- Ensuite, compte tenu des compréhensions différentes de certaines notions et des non-dits associés, la réalisation d'un glossaire, voire d'une charte dans laquelle les notions importantes sont définies et écrites, une fois qu'elles sont validées par l'équipe pourrait aider à parler des mêmes choses.
- Une autre piste consisterait à pratiquer le réflexive monitoring tout au long du projet, par une personne diplômée en sciences sociales et capable d'avoir une position décentrée. Au travers des observations et des échanges individuels avec les membres de l'équipe, cette personne pourrait éviter à l'équipe de tomber dans des non-dits, des désaccords irrémédiables.

6. Conclusion

En somme, après vous avoir présenté la méthodologie de collecte et d'analyse des données recueillies, nous avons abordé la satisfaction générale du projet. Ce chapitre a permis de parcourir les différents supports et activités proposés aux agriculteur.rice.s au cours du projet, leurs forces mais aussi d'éventuelles limites. Ce chapitre a aussi été l'occasion de recontextualiser ces données à l'échelle du paysage agricole Wallon, que ce soit au niveau de la participation des agriculteur.rice.s qu'au niveau de la multitude de sollicitations qu'ils reçoivent.

Ensuite nous avons évoqué des freins au changement de pratiques et à la transition AE. Nous en avons décelé 3 : le coût économique, qu'il soit lié à l'achat de matériel ou au risque d'une perte économique si un essai rate. Le changement est aussi perçu comme un risque, l'inconnu augmentant l'incertitude. Enfin, bien penser un changement demande du temps, qu'il est difficile de prendre vu l'emploi du temps chargé des agriculteur.rice.s. En outre, bien qu'il ne s'agisse pas d'un frein à proprement parlé, les agriculteur.rice.s pensent souvent leur ferme comme un tout, dont il faut garder la cohérence. Le moindre changement de pratique pourrait faire basculer cet équilibre, les incitant à opter pour des changements à la marge.

Le contrepied de ce chapitre s'articule autour de 5 leviers, que nous avons qualifiés de silencieux. Il s'agit de : la modestie, la maintenance et la création, le milieu et l'altérité, le cours du temps et la fierté. Ces leviers relèvent de changements de postures de la part des agriculteur.rice.s qui se décentrent, recomposent leur métier avec le milieu, en le respectant et en restant petit et le plus autonome possible.

Par la suite, nous avons pu établir un processus d'apprentissages sensibles et pratiques. Ce processus découpé en 4 phases, permet d'appréhender le cheminement mental et sensible nécessaire pour entamer un changement. Dans un second temps, ce processus ainsi que les entretiens individuels avec les membres de l'équipe, nous ont permis de questionner les différences de posture et d'approche entre le conseil et l'accompagnement.

Pour finir, quelques pistes et réflexions pour la mise en place de futurs projets ont été présentées.

Bibliographie

Beaud, S., (1996), L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique ». In: Politix, vol. 9, n°35, Troisième trimestre, Entrées en politique. Apprentissages et savoir-faire. pp. 226-257;

Berque, A., (2014), « Le lien au lieu ». Dans Actes de la chaire de mésologie, édité par Vannina Bernard-Leoni, 29

Bélisle, C. (2010). La création de la méthode Photolangage®. *L'image dans l'histoire de la formation des adultes*. Paris: L'Harmattan, 153-170.

Caye, P. (2020). *Durer: Eléments pour la transformation du système productif*. les Belles lettres.

Chateauraynaud F., (1997), Vigilance et transformation, présence corporelle et responsabilité dans la conduite des dispositifs techniques, Réseaux, n° 85, pp. 101- 127.

Darré, J. P. (1999). La production de connaissance dans les groupes locaux d'agriculteurs. *JP Chauveau, MC Cormier Salem, & E. Mollard (Eds.). L'innovation en agriculture: questions de méthodes et terrains d'observation*, 93-112.

Darré, J. P. (2006). *La recherche coactive de solutions entre agents de développement et agriculteurs*. Ed. du GRET.

Denis, J., Pontille, D., (2020). Maintenance et attention à la fragilité. Sociologies.

Denis, J., & Pontille, D. (2022). *Le soin des choses: Politiques de la maintenance*. La Découverte.

Descola, P. (2001). Par-delà la nature et la culture. *Le débat*, 114(2), 86-101.

Derbez, F. (2022). Un terrain qui ne dit pas son nom. L'instabilité de la notion d'agroécologie et ses effets sur l'enquête. *Tracés. Revue de Sciences humaines*, (43), 133-154.

Ferret, C. (2012). Vers une anthropologie de l'action. André-Georges Haudricourt et l'efficacité technique. *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, (202), 113-139.

Goulet, F., & Vinck, D. (2012). L'innovation par retrait. Contribution à une sociologie du détachement. *Revue française de sociologie*, 53(2), 195-224.

Lagneaux, S., The invisibility of agro-ecological levers in the context of farm transfers in Wallonia, [communication orale], Seventh Biennial Conference of the European Rural History Organisation, Coimbra, Portugal, septembre 2025

Lagneaux S., Collard M., et al. "Participatory research with farmers: key stages and axes of "de-utopianisation"", in International Forum on Agroecosystem Living Labs (IF-ALL), Bordeaux, octobre 2025.

Lévi-Strauss, C. (1983), *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 398 pages.

Lucas, V., Gasselin P., (2018), Une agroécologie silencieuse : Ombres et lumières dans le champ professionnel agricole français. Communication aux 12èmes journées de recherche en sciences sociales INRA-SFER-CIRAD, 13-14 déc, Oniris Nantes, 20p

Mirkes, M., (1996), Voir - juger - agir; *Esperluette* n°10

Olivier de Sardan, J. P. (1995). La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. *Enquête. Archives de la revue Enquête*, (1), 71-109.

Peraya, D., & Meunier, J. P. (1999). Vers une sémiotique cognitive. *cognito*, 14, 1-16.

Pin, C. (2023). L'entretien semi-directif. *LIEPP Methods Brief/Fiches méthodologiques du LIEPP*.

Scott, J. C., Demoule, J. P., & Saint-Upéry, M. (2021). *Homo domesticus: une histoire profonde des premiers États*. La Découverte.

Triclot, M. (2023). Milieux techniques et conception. *Enquêtes en technosciences. Réflexions libanaises et françaises*, 37-54.

Winkin, Y., (2001), *Anthropologie de la communication De la théorie au terrain*, Éditions De Boeck Université, Collection Culture & Communication, Bruxelles, 1996, 239 pages,

Annexes

Annexe 1 : Guide d'entretien construit pour les agriculteur.rice.s

1) Photolangage :

- Par rapport à vos pratiques professionnelles sur votre ferme, pourriez-vous choisir : une image que vous trouvez stimulante ou qui vous fait penser à votre quotidien et une image qui suscite l'inquiétude ?
- Et pouvez-vous expliquer les raisons de vos choix ?

2) Evaluation du réseau :

Raisons de rejoindre + attentes :

- Dans votre participation à Terraë, qu'est-ce qui vous a le plus attiré/intéressé ?
- Lors du premier entretien, vous aviez formulé différentes attentes (*reprendre ces attentes et les rappeler éventuellement*), ont-elles été satisfaites ? Quelles attentes avez-vous encore ?
- Ces attentes ont-elles changé au cours de ces 4 ans ? De nouvelles attentes sont-elles nées ?

Auto-évaluation de sa participation :

- Comment évaluez-vous votre intégration dans le projet et votre participation aux activités collectives (réunions, formations, etc.) ?
 - S'il/ elle évoque le manque de temps : peut-être demander comment il gère son temps, gère ses priorités ? Lieu de rencontre trop éloignés ?
- Est-ce que vous vous êtes senti acteur du réseau ? Sentiment d'appartenance à un groupe ?

Supports :

- Différents supports ont été mis en œuvre, comme des Webinaires, des réunions collectives, des ateliers, un groupe Whats'app, quels sont les supports que vous avez utilisés/mobilisés ?
- Pourquoi avez-vous utilisé plus (*tel support*) ?
- Il y avait aussi une plateforme en ligne sur laquelle des résultats étaient diffusés, c'est un support que vous mobilisiez régulièrement ?

Accompagnement :

- Au niveau de la collaboration avec les autres agriculteurs du réseau, comment ça s'est passé ? Si vous avez participé à des réunions collectives ou des assemblées générales, que vous ont-elles apporté ? Qu'en reprenez-vous ?
- Au niveau de l'accompagnement des conseillers, du suivi, des échanges qu'est-ce qui vous a plu ?
- Est-ce que vous estimez avoir été soutenu dans la transition AE ?

- Comment cet accompagnement pourrait être amélioré ?
- Si vous avez déjà eu des suivis individuels en 1 to 1 comme ça se fait classiquement, à présent vous avez eu une expérience collective, quelles sont les forces et faiblesses des 2 méthodes ? Quelles différences vous faites entre les deux approches ?

3) Evaluation des discours :

- Lors de votre premier entretien, vous vous définissiez comme (*ce qu'ils ont dit au premier entretien*). Est-ce le terme que vous choisiriez encore maintenant ?
 - Si un changement, qu'est-ce qui vous fait changer ?
 - Si pas de changement, alors qu'est-ce que ça signifie pour vous être (paysan/agriculteur/éleveur,...)
- Après 4 ans dans le projet, pour vous, qu'est-ce que c'est l'AE ?
 - S'il/elle ne sait pas trop, on relance en demandant et qu'est-ce que c'est alors la transition AE ?
- Est-ce que vous estimez que votre ferme est en transition AE ou en AE ou aucun ?
- Quels freins vous identifiez à votre transition AE ?
- Au contraire, qu'est-ce qui vous motive à avoir des pratiques AE ?
- **Fleur de l'AE**
- Dans votre ferme, dans la pratique de votre métier, à quoi tenez-vous le plus ? (un endroit, une pratique, une relation, un arbre, un organisme...ce que vous voulez).
- Et au contraire, de quoi vous vous passeriez volontiers dans la pratique de votre métier ?

4) Plan d'action :

- Quels ont été les apports du diagnostic initial réalisé à l'aide de DECIDE et Pyramide ? Vous a-t'il permis d'identifier les points à améliorer sur votre ferme et à construire le plan d'action ?
- Au quotidien, diriez-vous que ce plan d'action vous a souvent servi ? Si oui, comment ? Si non, pourquoi ?
- En reparcourant le plan d'action ensemble, *quels objectifs de ce plan* avez-vous réussi ou non à mettre en pratique ? Pourquoi d'après vous ?
- Les *objectifs* à long terme sont-ils encore les mêmes ? Si oui, diriez-vous que vous êtes en bonne voie pour les atteindre ? Si non, pourquoi ?
- Qu'est-ce qui vous a aidé (vous aide) à atteindre vos objectifs ? Ou vous a freiné (vous freine) ?
- Quel est l'objectif atteint dont vous-êtes le plus fier ?
- Comment les conseillers ou le réseau Terraé vous ont soutenu à atteindre vos objectifs ?
- A quel point les changements sur votre ferme relèvent de Terraé ? Est-ce que c'est des objectifs que vous vous fixiez avant de rejoindre Terraé ou ils sont apparus avec le plan d'action ?

5) Relation à la nature :

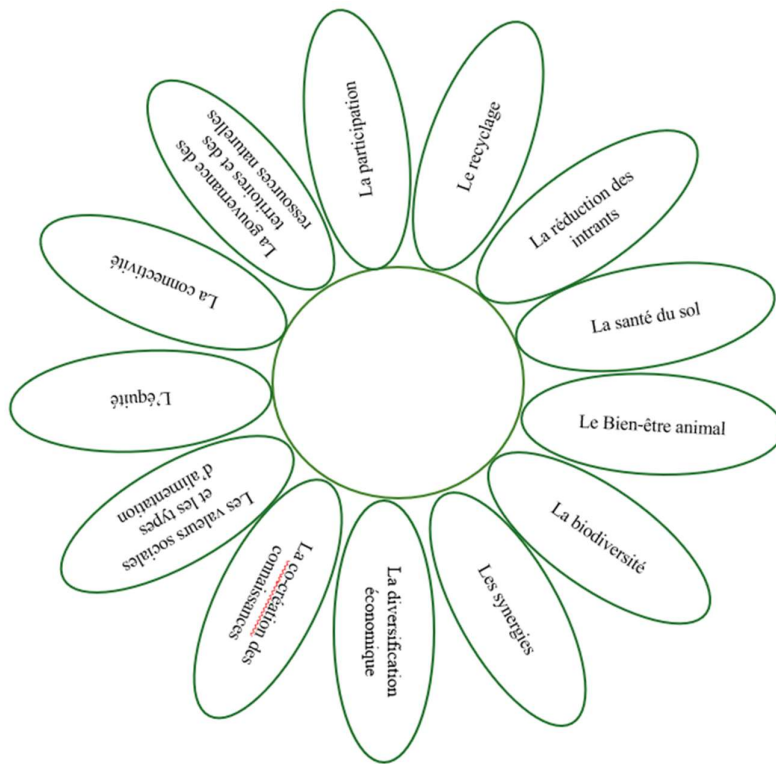
Soit on retient ce qui ressort comme symbole. Soit on reprend dans le Plan d'Action un élément récurrent aux objectifs (couverture du sol, planter des haies, changer les cultures en mélangeant, bandes fleuries, ...) pour adapter la première question. L'un comme l'autre sont sensés intéresser l'agriculteur. Cette partie sera alors à adapter selon chaque interlocuteur.

- Vous parlez (du sol, de mélanger des cultures, des espèces compagnes, de planter des arbres, des haies, de gérer les adventices, ...). Quelle attention/place particulière accordez-vous à (...) sur votre ferme, dans vos pratiques, dans vos réflexions ?
- Qu'est-ce qui vous pousse à (planter des arbres, haies, mélanger culture, ...) dans votre ferme ? Qu'est-ce qui vous a décidé à choisir ces objectifs ?
- Comment vous vous renseignez, vous apprenez sur (les espèces compagnes, les mélanges, les couverts végétaux, sur les cultures qui vont bien ensemble, ...) ?
- Qu'est-ce que vous prenez en considération dans vos choix de culture ?
- Comment vous savez quand intervenir, quand semer, récolter ... ? Sur quels indices vous vous basez pour prendre vos décisions ?
- Est-ce que ce regard change, évolue avec le temps ?

6) Avenir :

- Si le projet continu, qu'on ne se fixe aucune contrainte, on se met à rêver, de quoi auriez-vous besoin ?
- Dans un contexte où l'agroécologie n'est plus soutenue par les pouvoirs publics, seriez-vous prêt à payer pour obtenir un accompagnement équivalent à celui proposé par Terraé ? Si oui, quel budget êtes-vous prêt à consacrer annuellement ? Si non pourquoi ?
- Seriez-vous prêt à poursuivre dans Terraé dans sa forme actuelle ? Pourquoi ?
- Est-ce que vous inviteriez vos pairs/collègues à s'inscrire dans une transition AE ou à rejoindre Terraé ?
- Pensez-vous que ça soit important que le réseau se maintienne, reste actif ?
- Pensez-vous que le réseau puisse vivre s'il était géré uniquement par des agriculteurs, sans encadrement, sans accompagnateurs ?
- Pour vous, quelle serait votre ferme idéale ? Ou vous voyez-vous dans 10 ans et comment voyez-vous votre ferme ?
- Est-ce que vous êtes membre d'autres projets, d'autres réseaux ? Est-ce que ces projets soutiennent la transition AE ?
- Souhaitez-vous ajouter des choses, préciser, compléter, ...

Annexe 2 : La fleur de l'Agroécologie



Annexe 3 : Guide d'entretien construit pour les membres de l'équipe

- Tout reste confidentiel et sera anonymisé, en utilisant pas de verbatims dans le rapport.
- Le but n'est pas de cibler des personnes mais plutôt des manières de fonctionner, de travailler et essayer de réfléchir, d'être réflexif aussi à sa propre manière de travailler.
- Mon but est aussi de toucher à ce qui à trait à de la socio des organisations, et l'objectif est de faire émerger des non-dits, des éléments qu'on pense communément acquis, sans jugement de valeur de ma part.
- Je vais prendre des notes pendant l'entretien
- Enregistrement mais pas pour retranscrire, pour compléter mes notes si pas su tout noter

- **Son rôle : compréhension de sa mission (Perso et globale).**

- A) Perso :**

- Quand as-tu rejoint le projet ? Comment as-tu rejoint ce projet ? Qu'est ce qui t'a amené à rejoindre le projet ?
 - Quelles attentes avais-tu en rejoignant Terraé ? Ont-elle été satisfaites ?

- Quel est ton rôle au sein de la structure d'accompagnement ? Quels étaient tes objectifs perso ? Ont-ils été atteints ? Comment, qu'est ce qui a facilité ça ou ralenti ? Quelles difficultés tu as rencontrées ?
- Quels liens fais-tu entre tes missions et l'AE ?
- Qu'est-ce que le projet t'a apporté, t'a appris ?
- Est-ce que tu t'es senti assez formé, outillé pour remplir ton rôle, tes objectifs ? Aurais-tu eu besoin d'autres éléments (techniques, connaissances, supports,...)

B) Global :

- C'est quoi accompagner une ferme, un agriculteur dans la transition AE selon toi ? Dans l'idéal, qu'est-ce que ça devrait comporter ? (En termes d'effectif, de formations des travailleurs mais aussi du nombre d'agriculteurs...)
- Quels étaient les éléments/événements inattendus au cours du projet ? S'il y en a eu, en positif et en négatif.
- Quels sont les échecs et les réussites du projet ? Quels objectifs du projet ont été atteints ou non, selon toi ? Quels freins identifies-tu à l'atteinte de ces objectifs ? (Reprendre les objectifs)
- Quel est ton ressenti perso global à l'issu de ce projet ?
- Au regard de ta formation de (.....) quel sens tu donnes au projet Terraé ?

C) Design :

- As-tu pris part à la construction initiale du réseau Terraé, dans les grandes lignes choisies au début ?
 - Si oui, Comment ça s'est déroulé ? referais-tu des choses autrement ?
 - Comment les objectifs initiaux ont été définis ? Quels ont été les freins à la mise en place du réseau ?
 - Comment la sélection des 40 fermes s'est passée ? Referais-tu autrement ?
 - Comment s'est organisée la répartition des rôles entre les accompagnants ?
- Si non, aurais-tu aimé y participer ? Comment ? Aurais-tu aimé faire certaines choses autrement ?

- **La collaboration : (Gestion des réunions, prise de décision, direction à prendre, y a-t-il eu des rapports de forces ou des jeux de pouvoir ?)**

A) 4 Structures :

- Comment s'est passée la collaboration, le travail avec 3 autres structures ? Avais-tu déjà eu l'occasion de travailler avec ces structures ?
- Comment vous avez travaillé au sein même de votre structure ? (répartition des tâches, collaboration,...)

- Quelles sont les forces et faiblesses de cette collaboration ? Et du fait d'avoir des personnes issues de différentes formations (agronomes, comm', anthropologues, ...)
- Comment les décisions sont prises pendant les réunions ou pour décider des orientations ? Utilisation d'outil d'intelligence collective ? Comment s'est organisée la coordination (la répartition des responsabilités, odj, orga des réunions) ... ?
- Comment la communication interne et les réunions internes ont été menées ? Fréquence, durée, ODJ, ... Quelles sont les forces et faiblesses ? Comment elle pourrait être améliorée ?

-

B) SPW :

- Comment qualifie tu les échanges qu'il y a eu avec le SPW ? Et avec les membres du COMAC ?
- Comment pourraient-ils être menés différemment ?
- Comment les COMAC étaient menées ? Points positifs ou négatifs ? Comment les réunions COMAC ont pu t'aider dans ton travail ?

C) Avec les agriculteurs :

- Comment s'est passée la collaboration avec les agriculteurs ?
- Quelles ont été les forces et faiblesses de cet échantillon de 40 agriculteurs.rices ?
- Comment expliques-tu le taux de participation aux différentes activités (réunions, webinaires, visite de ferme).
- Comment expliques-tu que certains agriculteurs n'ont pas été vu ou quasi pas pendant ces 4 ans ? (Devroede, Falmagne, Thiange). D'autres expliquent avoir décrochés au fur et à mesure, ... Comment les maintenir plus concernés, connectés, actifs tout au long d'un projet ?
- D'après toi, qu'est-ce que le projet a pu apporter chez les agriculteurs ?
- Quid du poste d'animateur ?
- Comment tu expliques que dans les entretiens avec certains agriculteurs, les éleveurs me disent avoir le sentiment que le réseau et les activités, webinaires, réunions étaient plus à destination des cultivateurs. Et que certains cultivateurs me disent l'inverse.
- Comment expliquer qu'après 4 ans, dans les paroles des agris, l'AE soit toujours floue, vague ou sujette à la peur d'instrumentalisation ? Ou que certains la définissent avec leurs propres mots, sans évoquer les principes ou l'existence d'une définition "scientifique" établie ?
- Et alors, quelle est ta définition de l'AE ?

D) Essais sur champs :

- Comment les essais et tests se sont déroulés ?
- Comment vous avez travaillé avec les agriculteurs ?
- Les idées venaient d'eux ou de vous ?
- Qu'est ce qui les a le plus intéressé ?

- D'un point de vue AE, quels essais faisaient le plus sens ?
- Comment tu te positionnes en tant que conseiller en (.....) par rapport aux agriculteurs d'un projet comme Terraé, comment tu te sens avec cette posture de conseiller ?
- Quelles différences ou similitudes vous avez pu voir entre un accompagnement collectif et un 1 to 1 ?

- **Les outils – supports (portraits, plateforme, webinaires, réunions, visite de ferme)**
Questions organisationnelles et sur pourquoi on a choisi de faire ces choix et comment. Ainsi que les forces et les faiblesses de ces outils.

A) Plan d'action :

- Quel était l'objectif initial du Plan d'action ?
- Au niveau des plans d'actions, comment ont-ils été établis ? A refaire, comment tu ferais ? (Forces et faiblesses de ces plans)
- As-tu mobilisé ce P.A. ? Comment ou pourquoi ?

B) Plateforme :

- Comment a été pensée la plateforme ?
- Comment expliques-tu que la plateforme n'ait pas été suivie ou visitée par les agriculteurs ? (Hormis les portraits de temps en temps) Quid des fiches techniques ? Points forts et faibles de la plateforme,
- C'est quoi une bonne communication ? Aux agriculteurs du réseau mais aussi hors du réseau. (Ce que ça doit comporter, comment l'organiser,...)

C) Portraits de fermes et d'agriculteurs :

- Quels étaient les objectifs de ces portraits ?
- Comment les choix de faire portrait de ferme ou agriculteur se sont faits ? d'avoir deux types de vidéo ? Comment vous avez décidé de vous répartir les tournages ?
- Quels points forts et faibles tu identifies à ce support ?

D) Visites de fermes

- Comment se sont passées les journées de visites de fermes (Claire, Harry, Etienne, Régis)?
- Comment ça s'est organisé ?
- Points forts et faibles ?
- Comment tu interprètes les taux de participation ?

E) Webinaires ou réunions en présentiel

- Comment se sont passés les webinaires ? Et les réunions en présentiel ?
- Points forts et faibles des webinaires ? Et des réunions en présentiels ?
- Comment tu interprètes les taux de participation ?

1. *Journal of the American Medical Association*, 1997; 277: 1039-1043.



Annexe 5 : Mind-map transversal

